

LE PORTRAIT SCULPTÉ

Athanase Apartis

Charles Auffret

Émile-Antoine Bourdelle

Jean Cardot

Jean Carton

Marcel Damboise

Aimé Jules Dalou

Charles Despiau

Carls Friesendahl

Mathieu Gaudric

Simon Goldberg

Arlette Ginioux

Marcel Gimond

Manolo Hugué

Raymond Martin

Charles Malfray

Gunnar Nilsson

Gudmar Olovson

Jean Osouf

Françoise Salmon

Robert Wlérick

Page précédente : Atelier de Robert Wlérick à l'école des arts appliqués :

En partant de la gauche : Robert Wlérick, troisième assis au premier plan : Simon Goldberg, quatrième en arrière plan : Raymond Corbin.



GALERIE MALAQUAIS

présente

LE
PORTRAIT
SCULPTÉ

vernissage

le jeudi 4 Novembre 2004
à partir de 18h00.

exposition

du 5 Novembre
au 17 Décembre 2004.

Après « Les architectes du sensible », notre première exposition inaugurale, je souhaite une fois de plus donner à voir par cette nouvelle exposition sur L'art du portrait, que des tempéraments d'une grande diversité se retrouvent derrière cet art que l'on baptise « figuratif » alors qu'il recherche la seule véritable abstraction : un art intemporel à travers l'expression de sentiments humains et éternels.

Jean-Baptiste Auffret

Le portrait sculpté

La forme engendre le fond ; le moyen commande l'émotion. Chaque art nous donne des émotions particulières d'après les moyens qui lui sont propres.

Que doit-on demander à la sculpture ? Tout ce qui ne peut s'exprimer par des mots.

Les mots évoquent des idées et constituent le domaine de la littérature.

La sculpture ne peut exprimer que des sentiments particuliers qui constituent en propre l'émotion classique. Le sculpteur ne se préoccupe donc ni de la psychologie qui a plus d'avantage à être écrite, ni de ce qu'on appelle « l'expression », qui n'est qu'une forme de l'art théâtral : la mimique ; et bien entendu pas davantage de l'attribut qui n'est qu'une convention littéraire.

Les volumes et les plans possèdent le pouvoir de susciter des sentiments plastiques qui, pour être assez difficiles à définir, n'en sont pas moins intenses. C'est grâce à eux que se révèle la pensée plastique. La sculpture est par excellence l'art magique.

Baudelaire l'a déjà observé : elle est religieuse, sinon elle est superficielle et ennuyeuse.

L'ambition du sculpteur doit être de créer des idoles dans lesquelles il incarne les différents sentiments qui habitent l'homme et de hausser l'individu au plan surhumain où il rejoint la divinité. L'expression d'un buste ne peut être que d'ordre plastique et ne provient que de l'organisation des plans des rythmes et des volumes. D'ailleurs, ce que l'on nomme expression est le résultat de la vie intérieure d'une sculpture, c'est-à-dire sa spiritualité.

Pour qu'elle conserve son charme (j'emploie le mot dans le sens de sortilège) la spiritualité doit être concentrée et ne jaillir que peu à peu des plans silencieux d'un visage impassible.

Alors ce n'est plus le modèle seul qui est mystérieux, mais l'œuvre créée par le sculpteur.

Dans cette création idéale, il est essentiel de conserver le sentiment de la vie, mais la vie en sculpture ne provient ni de l'imitation de muscles et d'épiderme, ni du frémissement de la surface au moyen de boulettes de terre écrasées. La vie réside dans le dynamisme plastique, c'est-à-dire dans l'organisation des contrastes et des pondérations de plans, de masses et de rythmes. Un buste est une création, une transformation complète par l'esprit de la réalité perçue par les sens. C'est une composition d'après un sujet en vue d'une fin particulière : la beauté ; qui demande donc un choix ne retenant de la réalité que les éléments sculpturaux et qui élimine et transforme les autres.

Je m'étonne que l'on continue d'enseigner que la sculpture est un art d'imitation

et que l'on ne se soit pas aperçu que cela constitue une autonomie : faire œuvre d'art

c'est créer ; créer c'est le contraire d'imiter. Poésie en grec signifie faire entièrement.

On convient que le vers n'est pas le langage courant, mais la plus haute stylisation

de la pensée écrite ; que la tragédie est une forme d'incantation religieuse qui ne vise pas

à imiter la vie dans la réalité immédiate et en même temps on refuse d'admettre

qu'un buste soit une transposition de la forme dans un sens architectural, en vue

de réaliser une harmonie supérieure à la nature et plus clairement perceptible. Il est évident

que le point d'équilibre entre la plastique et la réalité est assez difficile à déterminer.

La réalité étant ce que nos sens perçoivent, la vérité ce que notre intelligence comprend.

Une vision précise est insuffisante pour faire un buste, l'imagination est indispensable. C'est elle qui découvre le sens de l'organisation que nous propose la nature. Mais il ne faut pas se tromper au sujet de l'harmonie supérieure que propose la statuaire : l'hédonisme ou le désir sexuel, n'ont pas à entrer en jeu. Il ne s'agit pas pour un sculpteur de faire la tête d'une belle personne, mais une belle sculpture. Pour cela, il est inutile de plier la nature à un idéal préconçu, qui, notons-le, est toujours tributaire d'une mode et qui, sous prétexte d'idéaliser le modèle, lui enlève tout caractère. Ceci est un mensonge qui a pour punition de créer des monstres incapables de vivre. Le sculpteur académique qui croit ainsi échapper à la vulgarité ne sait pas qu'il n'y a de vulgarité que lorsqu'on reste impuissant à transposer le modèle dans le monde sculptural. Il ne fait pas une sculpture mais une tête de décapité. Le plaisir que nous donne un buste est proche de celui que nous donne l'architecture ; c'est un équilibre harmonieux de formes géométriques. Cette géométrisation, sans lui enlever sa puissance de suggestion, lui donne un aspect différent de celui de la nature et accuse son évidence de création indépendante.

Cependant un buste n'est pas une création arbitraire : c'est une tentative d'explication du cosmos, une mise en ordre, un microcosme. Sa construction, bien que la logique qui la dirige soit encore plus secrète, est aussi rigoureuse que celle de l'architecture. Par conséquent, un sculpteur ne déforme pas, il transforme, il transmute. Par la transmutation il fait d'un modèle particulier une vérité, naturelle à son tour, en rattachant cette individualité à l'univers. Un buste ainsi conçu ne donne pas l'impression d'être un « morceau » détaché, c'est un monument complet par lui-même et qui a sa fin en soi au même titre qu'une statue.

Il faut bien distinguer la plastique et la décoration. Les plans et les volumes ne sont pas mystérieux en eux-mêmes, c'est par la réaction des uns sur les autres et, c'est le cas de le dire, par leur expression, qu'ils émeuvent. Un rythme, une proportion sont chargés de sens pour un sculpteur, à chaque plan, chaque profil correspond un sentiment. Un buste décoratif est une création qui doit remplir sa fonction dans l'ensemble pour lequel il a été créé et dont la seule obligation est de satisfaire l'œil par son agrément. Un tel buste, détaché de l'ensemble auquel il appartient, perd tout intérêt pris en lui-même.

Un buste doit satisfaire à la fois les yeux, l'intelligence et le cœur. Ce doit être la concrétisation d'un drame intérieur, un poème plastique ayant pour point de départ un visage dont il nous révèle la part d'infini. Tout être est pour chacun de nous aussi éloigné qu'il est présent. C'est cet accord de la réalité et du mystère qu'il importe de faire percevoir dans un buste : sculpter ce qui est unique et le rendre éternel. « Tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change... »

Marcel Gimond

Extrait de « *Jeunes sculpteurs français* » édité le 15 juillet 1946
par les éditions Paul Dupont à Paris

Athanase Apartis (1899-1972)

Athanase Apartis est né à Smyrne en Asie Mineure, le 24 octobre 1899. Il fait partie d'une famille de six enfants dont le père était tailleur. Très tôt attiré par le travail manuel, il réalise une médaille commémorative pour un athlète et va souvent travailler dans l'atelier du sculpteur arménien Papazian qui a fait ses études à Rome et Venise. Il suit aussi les cours de dessin du peintre Ithakissios. Puis il part à Paris. A son arrivée dans la capitale française, il fréquente l'Académie Julian, l'Ecole des Beaux-Arts et admire Rodin. Il a pour maîtres Paul Landowsky et Henri Bouchard, tous deux prix de Rome. Au Louvre il est impressionné par l'art archaïque. En octobre 1921 il présente trois œuvres au Salon d'Automne et y rencontre Antoine Bourdelle. Il quitte alors l'Académie Julian pour recevoir les corrections de ce sculpteur à la Grande Chaumière. Jusqu'à sa mort le maître soutiendra son élève. Introduit par Bourdelle, il expose au premier Salon des Tuileries. Il commence à recevoir des commandes et réalise de nombreux portraits de personnalités. Il est nommé Chevalier de la Légion d'honneur en 1939 et expose au Petit Palais et au Jeu de Paume. L'Etat français lui achète *La Femme à l'enfant* et le gouvernement grec lui fait la commande d'un *Ephèbe*. De retour en Grèce, à Athènes, il restera très actif dans son travail jusqu'à sa mort. En 1959 il est nommé professeur de dessin à l'Institut Technologique d'Athènes et, deux ans plus tard, professeur de sculpture à l'Ecole des Beaux-Arts. Il est nommé membre correspondant de l'Académie des Beaux-Arts de l'Institut de France puis décède le 1^{er} avril 1972.

Tête d'homme

1923

Epreuve en bronze à la cire perdue

Fonte C. Valsuani

Signé. Daté 1923

Hauteur : env. 34 cm



Charles Auffret (1929-2001)

Autres œuvres exposées :

Autoportrait

Dessin à l'encre de chine

Médaille du sculpteur Paul Cornet

Médaille de Charles Malfray

Médaille de Camille Claudel

Médaille de Théodore Géricault

Charles Auffret naît le 1er juillet 1929 à Besançon. Deux ans plus tard, la famille s'installe à Dijon où le jeune artiste fait l'Ecole des Beaux-Arts. Il suit les cours du sculpteur Pierre Honoré qui lui apprend le métier. Il admire François Rude et François Pompon mais aussi la sculpture de Vézelay, Cluny ou Autun. En 1951 il s'établit à Paris et découvre Charles Despiau, Robert Wlérick, Charles Malfray. Il entre à l'école des Beaux-Arts de Paris et suit les cours de sculpture monumentale d'Alfred Janniot.

En 1955 il expose au salon des Tuileries et rencontre Jean Carton avec lequel il se lie d'amitié. Il s'installe définitivement dans son atelier des Buttes-Chaumont en 1958. Il enseigne le dessin à l'Académie Malebranche.

En 1964 il est lauréat du prix Emile Godard et expose à la Galerie Vendôme. En 1965 il est lauréat du Prix International de Sculpture de la Fondation Paul Ricard et passe, un an sur l'île de Bendor.

En 1967 il est nommé professeur de sculpture et de dessin à l'Ecole des Beaux-Arts de Reims. A cette époque, il réalise des médailles pour l'Hôtel des Monnaies de Paris dont celles de Géricault, Camille Claudel, Bachelard, Malfray, Prud'hon ou Laprade. Il participe à de nombreuses expositions en France et à l'étranger. En 1978 il est présent dans de nombreux salons (Indépendants, Dessin, Tuileries...).

En 1985, il réalise à la demande du Sénat une grande sculpture intitulée *La Loi*. Il est lauréat de Prix Léon Georges Baudry (Fondation Taylor) puis, est nommé professeur de sculpture et de dessin à l'Ecole Nationale Supérieure des Arts Décoratifs de Paris en 1991, à la demande de Richard Peduzzi. Il décède le 24 février 2001 à Paris.

« *L'œuvre de Charles Auffret s'inscrit de manière indubitable dans la tradition de la sculpture française, figurative et indépendante, marquée dans la première moitié du XXème siècle par les créations de Charles Despiau et de Robert Wlérick, de Lucien Schnegg et de Jane Poupelet, d'Aristide Maillol et de Charles Malfray* », affirme Patrice Dubois.

Portrait de sa mère, Hélène Pourchet

Dessin à la mine d'argent

14,5x22 cm

Autoportrait

Aquarelle

22,5x33,5 cm



Buste de Marie-Agnès Barrère

Circa 1970

Epreuve en bronze à la cire perdue

Fonte A. Valsuani, n°1/8 Signé

Hauteur : 40 cm

En 1975 il reçoit la médaille d'or
au salon des Artistes Français
pour ce buste.

Marie-Agnès Barrère est la fille
du critique d'art André Barrère qui
rédige en 1970, une notice complète
sur l'œuvre de Charles Auffret.

Reproduit dans *Charles Auffret,
sculptures-dessins (1929-2001)*,
Musée Mainssieux Voiron, 30 mars-
8 septembre 2002, n.p.



Antoine Bourdelle (1861-1929)

Autres œuvres exposées :

Buste du docteur J. Fège

Circa 1900

Terre-cuite

Signé et porte l'inscription

« *Au maître massothérapeute Fège* »

Hauteur du buste : 32 cm

Des tirages de cette œuvre en plâtre et en bronze sont connus. Une terre cuite se trouve dans la collection Marcel Tessier, le plâtre original est au Musée Bourdelle et un bronze existait dans la famille Fège. Le docteur Fège était le médecin personnel de Bourdelle.

Reproduit dans :

Catalogue raisonné Bourdelle, Ionel Jianou et Michel Dufet, Arted éditions d'art, Paris, 1975, n°231, p.88.

Catalogue des sculptures du musée de Mont-de-Marsan, p. 18

Catalogue d'exposition *Les Barbus*, musée Bourdelle, Paris, 1978, n°202.

Tête d'enfant endormi

1905

Epreuve en bronze

Fonte au sable, signée

patine vert foncé, A. Rudier

Hauteur : 28 cm

Sept épreuves en bronze sont répertoriées.

Reproduit dans :

Catalogue raisonné Bourdelle, Ionel Jianou et Michel Dufet, Arted éditions d'art, Paris, 1975, n°315, p.95.

Catalogue d'exposition *Têtes connues et inconnues*, musée Bourdelle, Paris, 1961, n°115

Catalogue d'exposition du musée d'art moderne, Kamakura, Japon, 1972, n°25, p.38.

Emile-Antoine Bourdelle, fils d'ébéniste, naît à Montauban le 30 octobre 1861. Très jeune il entre à l'Ecole des Beaux-Arts de Toulouse. En 1884 il passe quelques mois à Paris dans l'atelier de Falguière, puis devient l'assistant de Jules Dalou. Celui-ci le présente à Rodin et il entre dans l'atelier du maître de Meudon en 1893. Il s'écarte cependant de son l'influence par un goût prononcé pour l'archaïsme grec et une rigueur réaliste des formes ; il ne récupère pas les élans romantiques de son maître. L'art du portrait occupe une place centrale dans sa production : Beethoven, Anatole France, Rodin, Daumier, Rembrandt... Il réalise des monuments pour sa ville natale ; crée la série de bas-reliefs qui décorent le Théâtre des Champs-Élysées (1913-23). En 1923 il est l'un des fondateurs du Salon des Tuileries et en restera vice-président jusqu'à sa mort en 1929 au Vésinet. Bourdelle reste l'une des figures les plus importantes de la sculpture du XXème siècle et il fut entre autre, le maître de Alberto Giacometti et de Germaine Richier.



Masque de Pallas

1889

Epreuve en bronze

Fonte ancienne au sable, à patine noire.

Tirage à sept exemplaires.

Signé à droite

Hauteur du buste : env. 35 cm

Déesse grecque de la sagesse, Athéna est aussi une divinité guerrière, en particulier lorsqu'elle tue le géant Pallas. A la suite de cet épisode elle est parfois nommée *Pallas Athéna* pour faire référence à ses exploits. Cette divinité présente donc de multiples visages et ses apparitions en Pallas Athéna marquent sa bravoure au combat. Ses attributs sont le casque, la lance et l'égide. Bourdelle traite le thème de Pallas Athéna à plusieurs reprises, il réalise une tête, un buste, un torse et une figure drapée. En 1905 il expose au Salon de la Société Nationale des Beaux-Arts une tête non guerrière tandis qu'il présente à nouveau une Pallas guerrière au Salon d'Automne.

Des épreuves de cette œuvre se trouvent au Musée Bourdelle, au Musée National de Stockholm, au Kunstmuseum de Dresde.

Reproduit dans M. Dufet et I. Jianou, *Bourdelle*, n°107, p. 76.



Jean Cardot

Jean Cardot naît le 20 juillet 1930 à Saint-Étienne dans une famille de sept enfants dont le père, employé des Chemins de fer, est aussi sculpteur sur bois. Dès l'âge de onze ans il déclare qu'il veut être sculpteur et pendant la seconde guerre mondiale, il profite de la fermeture de son école pour prendre des cours de dessin. Pendant les vacances, son père le place chez un marbrier funéraire. Il fait l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon à l'âge de seize ans puis s'installe à Paris trois ans plus tard.

Dans sa jeunesse, il voyage en Grèce et en Italie où il est ébloui par l'art des Anciens. Entre 1957 et 1959 il séjourne à la Casade Velasquez à Madrid puis retourne à Lyon en qualité de professeur à l'Ecole des Beaux-Arts. En 1961 il reçoit le Prix Antoine Bourdelle (le « Goncourt de la sculpture »), décerné par Madame Bourdelle, Giacometti, Arp, Moore, Zadkine, Couturier, Auricoste et Arbus. Jean Cardot ressent cependant le manque de pouvoir créer librement. Il décide de démissionner de l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon pour se réfugier dans le château de Lourmarin en Provence. Il crée alors une œuvre personnelle, parfois mystérieuse comme l'illustre cette figure de femme repliée sur elle-même intitulée *Intimité* (1965).

En 1970 il traverse les Etats-Unis avec sa femme Cardita ; il est bouleversé par ce pays de la démesure au point qu'il éprouve le besoin de se lancer dans une sculpture nouvelle lors de son retour à Paris. Il crée *Times Square*, une œuvre inspirée de la rue dans laquelle il décrit des personnages marqués par la « *misère morale et physique* » (Henry Bonnier). Il va ensuite commencer à répondre à des commandes publiques et à faire de la sculpture monumentale. Entre 1972 et 1975 il travaille au *Monument à la Résistance et à la Déportation* du Val-de-Marne, pour la ville de Créteil. Puis, il recevra les commandes des statues du *baron Pierre de Coubertin* (1993), de *la Grande-Duchesse Charlotte de Luxembourg* (1990), de *Winston Churchill* (1998) et de *Charles de Gaulle* (1999-2000). En 1974 il prend la succession du professeur de taille directe Collamarini à l'Ecole nationale des Beaux-Arts de Paris où il « transmet » son savoir pendant vingt ans. En 1983 il entre à l'Académie des Beaux-Arts dont il est élu Président entre 1992 et 1996 ; il est aussi Inspecteur des Ateliers des Beaux-Arts de la Ville de Paris depuis 1983.

Autres œuvres exposées :

Buste de Roland

Epreuve en bronze

Fonte Godard, n° 2/8

Hauteur : 30 cm



Buste de Cardita

Epreuve en bronze
Fonte Coubertin, n° 4/8
Hauteur : 15 cm



Jean Carton (1912-1988)

Autres œuvres exposées :

Jeannette dormant

1941-42

Dessin à la sanguine

31x24 cm

Signé en bas à droite

Reproduit dans *Jean Carton, Musées*

d'Art et d'Histoire de Chambéry,

juillet-septembre 1989

Reproduit dans *Musée Despiau-Wlérick*

de Mont de Marsan,

novembre-décembre 1989, p.10.

Jean Carton est né à Paris le 23 mai 1912.

Il est l'élève de Robert Wlérick et de Charles Malfray à l'Ecole des Arts Appliqués. Il passe également par l'Ecole des Beaux-Arts et se perfectionne en dessin, discipline qu'il considère comme la base de tout.

Il revendiquera toujours l'importance qu'ont eu pour lui Robert Wlérick, Charles Malfray, mais aussi Rembrandt.

En 1929 il rencontre pour la première fois Charles

Despiau et fait plus ample connaissance avec lui

en 1936, par l'intermédiaire de R.Wlérick. En 1943

il réalise ses premières eaux-fortes. Il expose dans

les galeries Jane Castel, Bernier et Paul Pétridès.

En 1946 il reçoit le Prix Blumenthal décerné

par Germaine Richier, Marcel Gimond, Robert

Couturier. Il s'attache dans son œuvre

à la représentation de la figure humaine,

de la femme surtout. Il excelle dans la pratique

du portrait et fera les bustes de certains personnages

politiques comme ceux d'Habib Bourguiba,

René Coty, François Mitterrand. Au sujet du travail

de Carton, Waldemar George dit qu'il « s'exprime

par des œuvres d'une énergie farouche et d'une

architecture qui met à nu la construction du corps ».

En 1949 il obtient le prix de la Villa Abd-el-Tif

à Alger, où il séjourne trois ans. Une exposition

d'ensemble de ses gravures a lieu à la Bibliothèque

Nationale en 1954. Il illustre d'eaux-fortes, *Encore*

un instant de bonheur de Henry de Montherlant

en 1955 et *La jeune Parque* de Paul Valéry en 1960.

Il réalise une exposition particulière avec

des sculptures, dessins et gravures, à la galerie

Bernier, avec une préface de Claude Roger-Marx.

En 1964 il devient membre de l'Institut et en 1970,

Président de l'Union Nationale de la Statuaire

Française, au côté de Paul Belmondo et Georges

Hilbert. Il réalise la médaille de Dunoyer de Segonzac

(à la demande de ce dernier) ; il participe aux Salons

d'Automne et des Tuileries et fonde le Salon

de la jeune sculpture. En 1980 Jean Passeron publie

un livre sur son oeuvre dessinée et gravée

(R. Passeron, *Jean Carton, dessins, gravure,*

La bibliothèque des Arts, Paris, 1980). Vers 1987,

il réalise la superbe figure de *Marie-Christine debout,*

placée dans le foyer du Sénat.

Il décède à Paris, le 30 novembre 1988.

Buste de Jeannette

1940

Epreuve en bronze à la cire perdue

Fonte Bisceglia, épreuve d'atelier

Signé à gauche et à l'arrière de la tête

Hauteur du buste : env. 14 cm



Autoportrait

Aquarelle

27x21 cm

Dédicacé « *Jean Carton à son ami*

Raymond Martin »



Buste de Michèle

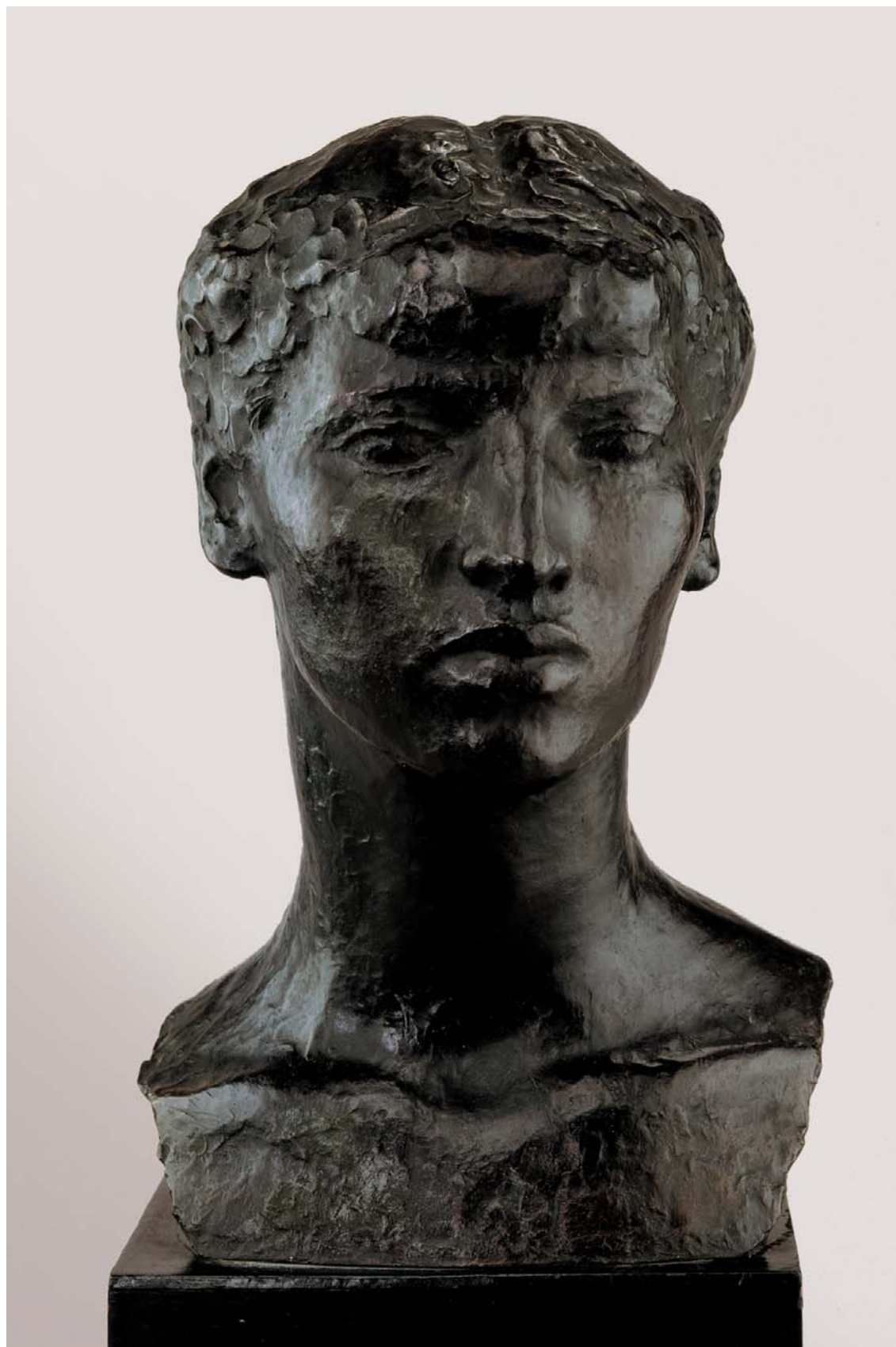
Circa 1940

Epreuve en bronze à la cire perdue

Fonte Bisceglia, n°1/8

Signé au dos

Hauteur du buste : 41,8 cm



Aimé Jules Dalou (1838-1902)

Aimé Jules Dalou est né à Paris le 31 décembre 1838. Fils d'un modeste gantier, il apprend à travailler de ses mains et retient l'attention de Jean-Baptiste Carpeaux qui l'enverra étudier à la Petite Ecole (la future Ecole Nationale des Arts Décoratifs) en 1853. Il étudie la peinture sous l'égide d'Abel de Pujol (1785-1861) et la sculpture dans l'atelier de Duret (ancien maître de Carpeaux). Le jeune sculpteur sort déçu de l'enseignement académique de l'Ecole des Beaux-Arts. Carpeaux fait de lui son protégé, il lui donne des cours particuliers et l'emploie comme apprenti pour la réalisation d'œuvres de grande envergure. Très engagé en faveur de la République et Communard, il s'exile en Angleterre en 1871 avec sa famille où le sculpteur Alphonse Legros l'introduit auprès des mécènes. C'est dans ce contexte qu'il recevra une commande de la reine Victoria. Il obtient rapidement un très vif succès Outre-Manche et est nommé professeur à la National Art Training School où il exerce jusqu'en 1880. Il devient le chef de file d'une technique alliant la sculpture et l'architecture appelé « *The New Sculpture* ». Puis il rentre à Paris. Il voue une grande admiration aux sculpteurs du Siècle de Louis XIV et, lors d'un voyage en Belgique en 1875, il découvre les œuvres de Rubens et de Jordaens dont il s'inspirera, notamment dans ses œuvres de grandes dimensions comme le *Monument à la République* de la place de la Nation (1899) ou *le Silène* des Jardins du Luxembourg (1885). En 1893, une maladie l'affaiblit et il consacre les dix dernières années de sa vie à l'exécution de son œuvre maîtresse : *le Monument aux Ouvriers*. Il décède à Paris en 1902.

Buste d'enfant

1876-1878

Epreuve en bronze à la cire perdue

Fonte Hébrard numérotée A11

Signé derrière l'épaule gauche

Hauteur du buste : 19,5 cm

Il s'agit de la réplique de l'une des figures du monument des petits enfants de la reine Victoria, que Dalou réalisa en marbre pour la chapelle de Frogmore, près de Windsor. La reine tenait à dédier un monument à la mémoire de ses petits-enfants décédés en bas âge. L'esquisse en terre cuite du groupe en marbre sculpté figure dans les collections du Petit Palais.

Il existe d'autres exemplaires de cette oeuvre au musée d'Orsay à Paris, au Musée de l'Hermitage à Saint-Petersbourg et au Fine Art Museum de San Francisco.



Marcel Damboise (1903-1992)

Autres œuvres exposées :

Buste de Jean-Louis Barrault

1940

Plâtre original

Hauteur : 60 cm.

Le sculpteur fit la connaissance de Jean-Louis Barrault pendant la guerre au château d'Emmenonville où ils étaient tous les deux incorporés dans le régiment « camouflages » entre 1942 et 1945. L'œuvre échappât aux désordres de la guerre et fut retrouvée chez le grand acteur et metteur en scène.

Marcel Damboise naît à Marseille le 8 août 1903. Issu d'une famille d'artisans modestes, il entre à l'École des Beaux-Arts à l'âge de treize ans mais quitte rapidement l'École pour aller en apprentissage. Il apprend le métier de tailleur de pierre jusqu'à son service militaire puis part s'installer définitivement à Paris.

En 1928, il épouse la fille du peintre Georges Dorignac, et entre donc dans une famille d'artistes puisque ses deux belles-sœurs ont épousé les peintres André Hébuterne et Henri Epstein. Il expose aux Indépendants en 1929 puis fait la connaissance de Charles Despiau, Aristide Maillol, Paul Cornet, Charles Malfray...qui lui apporteront « le vrai sens de l'art ».

Entre 1932 et 1934 il est pensionnaire à la villa Abd-el-Tif en Algérie. Il y exécute le *Monument aux Morts de Foundouk* et de nombreux travaux personnels. La dernière année Albert Camus écrit un article dans *Alger étudiant* sur le Salon des artistes orientalistes et notamment il parle en termes très élogieux de Marcel Damboise. L'artiste crée des formes à l'harmonie méditerranéenne.

Selon Waldemar George : « Ses statues sont conçues pour le marbre. Elles semblent faites pour vivre dans le soleil. Elles ne trahissent ni trouble, ni inquiétude. Elles répandent des sensations de joie. Elles prolongent dans le temps l'art de la Gaule romaine, qui fut en Provence, un art moins italien que grec ».

Il est le lauréat du Prix Viking, puis est mobilisé en 1939-40. Il reçoit diverses commandes de l'État dont une figure de femme pour la ville de Bordeaux et un *Saint Marcel* pour une église de la banlieue parisienne. Entre 1948 à 1954 il retourne en Algérie où il retrouve Jean Alazard et Albert Camus dont il devient l'ami. Il reçoit le Prix de la Villa d'Este. De retour à Paris en 1954 il est nommé Professeur chef d'atelier à l'École des Beaux-Arts. En 1963 il participe à la fondation du Groupe des Neuf puis à ses principales manifestations à la Galerie Vendôme et au Château de Saint-Ouen. C'est en 1964 qu'il sculpte un buste représentant Albert Camus dont l'un se trouve au théâtre de l'Odéon. Il s'éteint en 1992.



Autoportrait

Dessin graphite

Buste de Camus

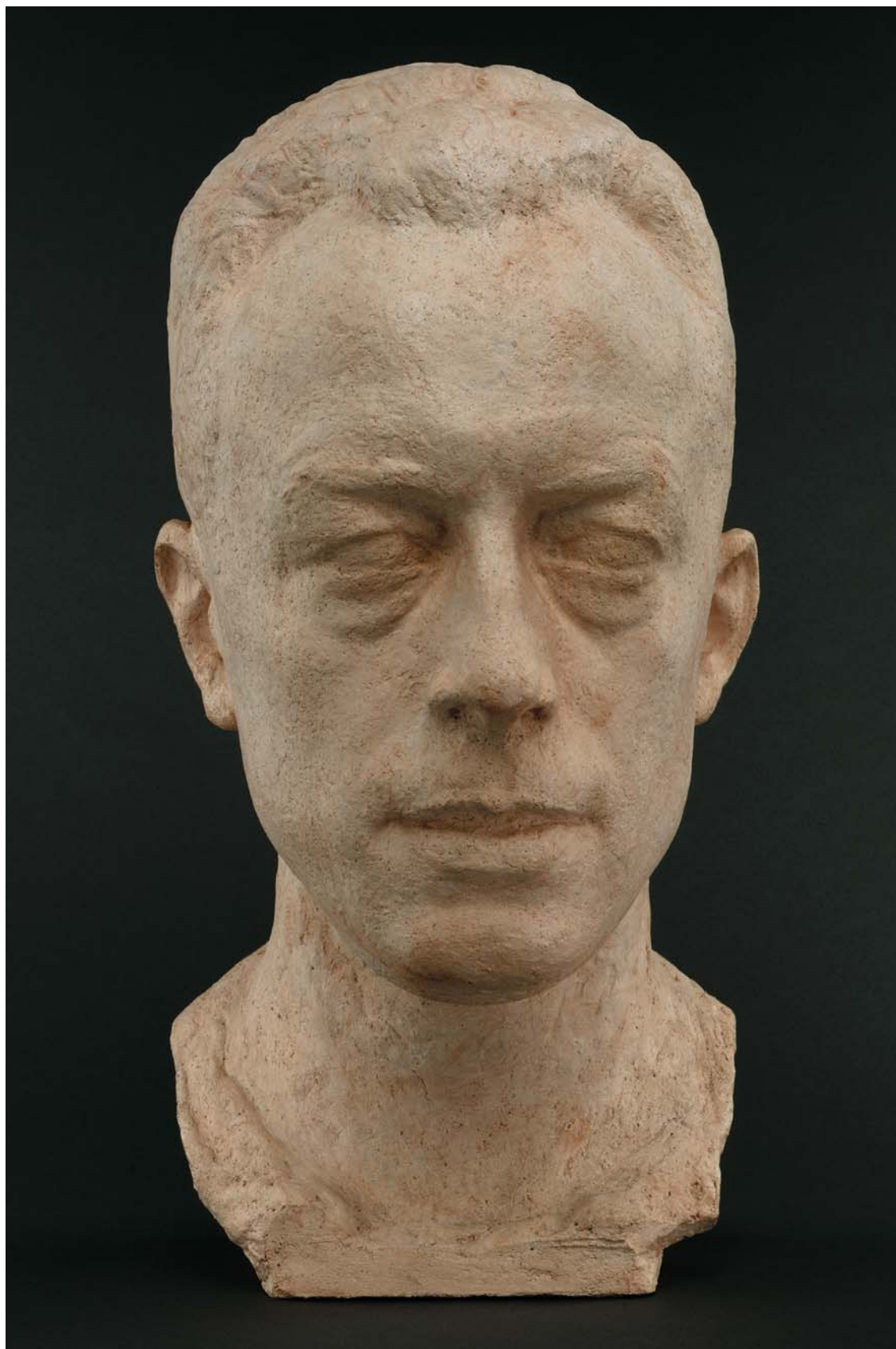
1964

Terre cuite

Hauteur : 44 cm.

A la mort de son ami Albert Camus, Marcel Damboise réalise un bronze de ce buste qui est exposé au Théâtre de l'Odéon.

Reproduit dans G. Audisio, *Marcel Damboise, sculpteur de Marseille, et Marseille, revue municipale illustrée*, 2ème trimestre 1967.



Charles Despiau (1874-1946)

Charles Despiau naît à Mont-de-Marsan, le 4 novembre 1874. Il est fils et petit-fils de plâtriers. A l'âge de dix-sept ans, il part s'installer à Paris où il s'inscrit à l'Ecole des Arts Décoratifs. Au même moment il apprend la taille de la pierre. En 1895, il rentre à l'Ecole des Beaux-Arts. A l'époque de sa formation, il est surtout impressionné par Auguste Rodin, avec lequel il collaborera à partir de 1907 sans pourtant que son œuvre en subisse l'influence.

En 1898 il expose régulièrement des bustes et des figures au Salon des Artistes Français, puis le quitte pour celui de la Société Nationale, dont il préfère l'esprit plus jeune. En 1901 il entre dans le groupe des Sculpteurs indépendants (Bourdelle, Schnegg,...) ; il fait désormais partie de la « Bande à Schnegg ». Il retient l'attention de Georges Wernert, important fonctionnaire du ministère des Beaux-Arts et ami de Rodin, ainsi que celle du critique d'art Claude Roger-Marx.

A partir de cette époque et jusqu'à la fin de sa vie, il réalise de nombreux bustes au sujet desquels il disait : « *Lorsque j'analyse une tête, mon but est avant tout de découvrir son rythme essentiel, d'en ordonner les différentes parties et de les relier les unes aux autres par des transitions vraies* ». Il se dégage de ses œuvres une grande sérénité. A travers les bustes et personnages qu'il sculpte, il cherche moins à capter une ressemblance physique qu'une vérité intérieure. Il choisit des attitudes calmes. Son caractère perfectionniste le pousse à travailler longtemps sur chacune de ses œuvres. Entre 1914 et 1919 il est mobilisé. Il vit l'après guerre dans une grande misère mais il finit par retrouver des revenus réguliers, en partie grâce à ses amis André Derain, Maurice Vlaminck et André Dunoyer de Segonzac. Il est mis sous contrat par la galerie Barbazanges et répond à des commandes : *Mme de Boisdeffre* (1920), *Mme Zunz* (1921), *Mademoiselle Marie-Zéline Faure* (Zizou) (1924). En 1923, il participe à la création du Salon des Tuileries, avec Bourdelle, Maillol et des membres de la bande à Schnegg. En 1937, il siège au Comité responsable du choix des sculptures pour « *l'Exposition internationale des arts et des techniques dans la vie moderne* » ; la même année il expose cinquante deux sculptures au Petit Palais, dans le cadre de l'exposition « *Maîtres de l'art indépendant* ». Il meurt le 28 octobre 1946. Depuis 1968, il existe un musée Despiau-Wlérick à Mont-de-Marsan.

Buste de Cracra, *Mademoiselle Lucienne Mouveau*

1918

Plâtre original

Signé à la base du cou

Hauteur : 27,4 cm

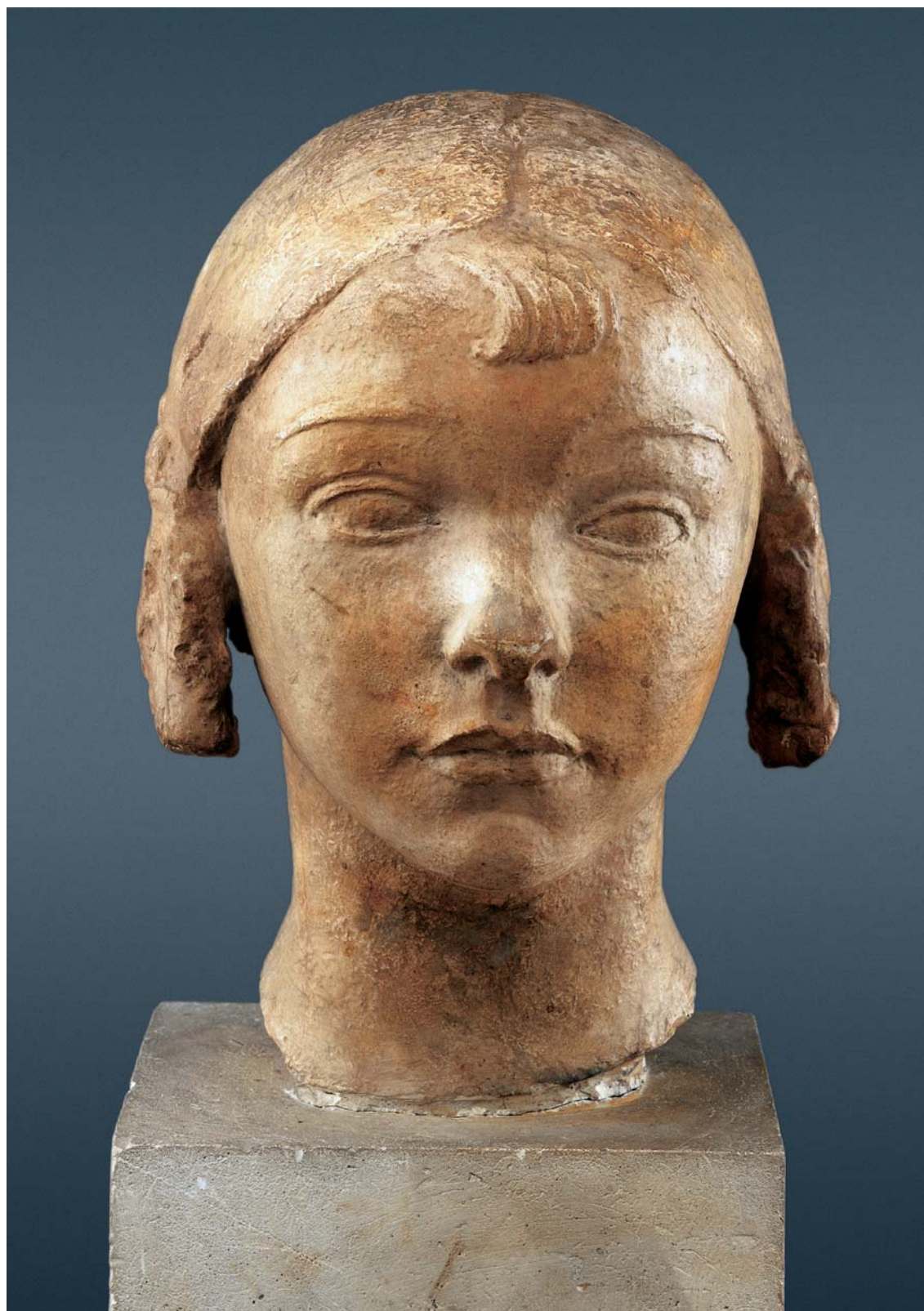
Ce buste a été réalisé pendant la première guerre mondiale.

Il représente la fille du décorateur de théâtre Georges Mouveau que Despiau a rencontré dans la section « Camouflage », à laquelle ils avaient été affectés.

Il a été tiré huit épreuves en bronze de cette œuvre, dont trois sont localisées. Plus tard il fera une seconde version de l'œuvre dans laquelle il retirera les coquilles de cheveux couvrant les oreilles.

Il s'agit d'un plâtre original, réalisé à partir d'un moule au fil. Ce type de moule, qualifié de mixte, permet de conserver l'épreuve originale en terre et de faire un seul tirage en plâtre. Les deux mèches, de part et d'autre du visage sont des abattis, c'est-à-dire qu'elles ont été coulées indépendamment, puis ajoutées. Les traces de couteau sur le sommet du crâne montrent que le tirage en plâtre a servi au fondeur pour réaliser une fonte au sable. La teinte légèrement rosée de la surface est due à l'application de gomme laque, puis de savon permettant la réalisation d'un moule. La signature a été directement gravée dans le plâtre.

Un exemplaire en bronze de cette version de l'œuvre est en dépôt au musée de Grenoble ; une autre est conservée aux Etats-Unis, au Philadelphia Museum of Art.



Charles Despiau (1874-1946)



Autres œuvres exposées :

Buste du Docteur Debat (1er état)

Plâtre original

Hauteur du buste : env. 45 cm

Le Docteur Debat (1882-1956) fut une grande figure du monde médical et pharmaceutique mais aussi un collectionneur, membre de l'Académie des Beaux-Arts et ami de nombreux sculpteurs, comme Pompon ou Bourdelle. Il aime l'œuvre de Charles Despiau et lui passe la commande de son buste pour lequel il pose à partir de 1942.

Il s'agit d'un plâtre original, réalisé à partir d'un moule mixte au fil. L'original en terre a donc été conservé et l'artiste a pu le retravailler pour donner d'autres états. L'œuvre porte les traces du moule d'empreinte en négatif, de couleur bleue, notamment dans la narine



Buste du Docteur Debat (dernier état)

Plâtre original

Hauteur du buste : env. 45 cm

Cette épreuve a été réalisée à partir de l'épreuve originale en terre, sauvée par la technique du moule mixte. Le sculpteur a donc pu retravailler son original pour créer un second état. La présence d'une unique couture montre que l'épreuve a été réalisée à partir d'un moule à creux perdu qui a pour conséquence la destruction de l'original en terre. La présence de traces bleues (derrière l'oreille) prouve qu'il s'agit d'un plâtre original. La texture extérieure est un peu poreuse : le plâtre a perdu sa laitance peut-être en raison de mauvaises conditions de conservation.

Buste de Jacquot, Jacques Laparra

1917

Epreuve en bronze

Fonte au sable Sasportas, n° 1/3 ou 1/8

Hauteur du buste : 26 cm

Jacques Laparra, surnommé « *Jacquot* » ou « *Lulu* » est le fils du peintre William Laparra, que Despiou avait rencontré pendant la première guerre mondiale. Il existe deux états de cette œuvre. Il semble qu'il y ait quatre épreuves Alexis Rudier non numérotées, une fonte Valsuani unique de 1921, ainsi qu'une série numérotées sur 8, exécutée à une date indéterminée mais du vivant de l'artiste. Le plâtre a été exposé au Salon de la Société Nationale des Beaux-Arts en 1919.

Bibliographie :

Séverine, 1918, p. 721.

Waldemar George, 1921, p. 37 ;
et, 1957, repr.

Roger-Marx, 1922, np., repr. Nn.
Magne, 1923.

Martinie, 1928, p. 86 ; et, 1929,
p. 383.

Deshairs, 1930, repr. Pl.VIII.

Guenne, 1930, p. 233.

Alazard, 1939, p. 109.



Carl Frisendahl (1886-1948)

Né au Nord de la Suède (à Adalsliden) en 1886, il est élevé dans une famille d'artistes. Son père, pasteur, taille des petits personnages et deux de ses frères deviendront aussi sculpteurs. En outre, la maison familiale accueille de nombreux peintres et écrivains qui viennent rechercher dans la région des paysages sauvages et des contes folkloriques. Le jeune Frisendahl part s'installer à Paris à l'âge de dix-neuf ans, et il restera jusqu'à sa mort. Il commence ses études à l'Académie Colarossi. Mais déjà, son caractère indépendant s'affirme. Il préfère travailler seul. En 1908, il expose au Salon sa première œuvre : un *Ours Blanc* qu'il avait étudié au Jardin des Plantes. Il réalise également des portraits d'amis dans lesquels se lit l'influence de Rodin et de Bourdelle. Pendant la guerre il part étudier à Copenhague mais revient à Paris dès le printemps 1915. En 1923 il modèle la tête de Marie Barbaud qui deviendra sa femme. Puis il réalise de nombreux portraits, sur commande ou de sa propre initiative ainsi que des sculptures animalières. Il travaille également sur des thèmes mythologiques (*Léda et le Cygne*, *Sappho*) ou religieux (*Le Christ avec sa croix*, *Saint Georges et le dragon*). Il se met à la peinture en 1925. Malheureusement, nombres de ses œuvres ne sont pas parvenues jusqu'à nous car elles ont été détruites par leur auteur qui ne les jugeait pas dignes de porter sa signature. Il décède en 1948, à Sierre, dans le Valais.

Le masque du guerrier

1909

Epreuve en bronze à la cire perdue

Fonte Giannini

Hauteur : 57 cm

Reproduit dans *Carl Frisendahl*, Av
Gunnar Jungmarker, 1964.



Mathieu Gaudric

Jeune sculpteur né en 1974, Mathieu Gaudric suit l'enseignement de Charles Auffret à l'Ecole Nationale Supérieure des Arts Décoratifs. Son œuvre témoigne d'une recherche authentique dans le courant de la sculpture indépendante. Son talent est reconnu, il reçoit de nombreuses récompenses dont les prix de l'Académie des Beaux-Arts : David Weill en 2002 (dessin) et Paul Louis Weiller en 2003 (portrait). Il a exposé au 32e Salon de l'Art Contemporain de Monte-Carlo. Participe à des expositions de sculptures et à de nombreux salons, à Paris et en province.

Autres œuvres exposées :

Portrait de Gérard

Dessin à la mine de plomb

Portrait de Mamadou

Huile sur bois

27x34,5 cm



Buste d'homme

Bronze (à la cire perdue)

Fonte Coubertin

Epreuve d'artiste I/IV

Hauteur : 26 cm



Marcel Gimond (1894-1961)

Musées ou des œuvres de Gimond figurent :

Musée National d'art moderne
Musée des Beaux-Arts de Lyon
Musée Cantini à Marseille
Musée de Beaux-Arts de Strasbourg
Musée des Beaux-Arts d'Amiens
Musée des Beaux-Arts de Dijon
Musée d'Alger
Musée de Grenoble
Musée de St Etienne.

Marcel-Antoine-Marie Gimond naît à Tournon le 27 Avril 1894. Son père est forgeron et sa mère d'origine paysanne. Il fait ses études classiques à Lyon (bac philosophie) et à partir de 1912 il passe quatre ans à l'Ecole des Beaux-Arts de cette ville où il rencontre celle qu'il épousera en 1917. Durant quatre années il réalise des séjours à Cagnes-sur-Mer et à Marly qui lui permettent de travailler avec Renoir (dont il fait le buste à partir de 1917) et Maillol. En 1920 Marcel Gimond s'installe à Paris. Il expose pour la première fois aux Indépendants et au Salon d'Automne (pour lequel il est nommé sociétaire puis Président de la section de sculpture) en 1922. Il reçoit le Prix Blumenthal en 1924 et expose régulièrement au Salon des Indépendants de 1923 à 1928 et au Salon de Tuileries, depuis sa fondation. En 1937 il reçoit le Grand Prix de l'Exposition Universelle de Paris.

« *'Je suis entré en sculpture, disait-il, comme d'autres en religion.'* Pour lui, toute aventure est d'ordre spirituelle. Ses bustes allient une architecture sublime à l'intensité de la vie. Il en est de célèbres, comme ceux de George Besson, Gabriel Chevalier, Frédéric Joliot-Curie, Jacques Hébertot, Louis Jouvét. Ce sculpteur de génie est un des créateurs qui dominent l'art moderne ».

Il se consacrera essentiellement au buste, au portrait sculpté, dans la dernière partie de sa vie.

Il participe également à de nombreuses expositions à l'étranger : Biennale de Venise (une salle en 1934), Oslo, Genève, Berlin, Belgrade, Barcelone, Bruxelles, Tokyo, Melbourne, New York, Buenos Aires. Trois expositions particulières ont lieu à Paris : en 1920 à la Galerie Joseph Biliot ; en 1930 à la Galerie Brian-Robert ; en 1946 au Musée Galliera. A son retour à Paris en octobre 1944, Gimond est nommé professeur à l'Ecole des Arts Décoratifs. Entre 1946 et 1960 il dirige l'atelier de sculpture à l'Ecole des Beaux-Arts et exerce dès lors une influence considérable sur plusieurs générations de jeunes artistes. Il meurt à Nogent-sur-Marne, où il s'était retiré, en 1961. Marcel Gimond était Commandeur de la Légion d'honneur et de l'Ordre des Arts et des Lettres.

Le peintre Marcel Gromaire a parfaitement défini la démarche de son ami : « *Gimond, mérite rare aujourd'hui, n'a pas eu peur de la nature. Il l'a aimée, contemplée, transmutée. Il nous a transmis sans mensonge sa vision à lui, fidèle, exaltée, sa vision en profondeur.* »

¹ Hommage à Auguste Renoir et à Marcel Gimond, par G. Besson, J. Cain, J. Darle, Exposition à la Mairie de Maison-Alfort, 12 mai-30 mai 1971.

Buste de Madame Aubry, appelé également « *la paysanne de l'Ardèche* »

1922

Epreuve en bronze à la cire perdue

Fonte d'époque Bisceglia, n° 3/8

Signé à la base du cou derrière

Hauteur du buste : 31 cm

Reproduit dans *Gimond*

par Thierry-Maulnier, éditions du livre

Monte-Carlo, 1948, pl.IX.

Sous le titre « *Madame Aubry* »

exposé au *Salon des Indépendants*.

Reproduit dans *Gimond et l'esprit des formes* par Waldemar George, éditions

Braun et C°, mars 1962, p.14.

Sous le titre « *Paysanne de l'Ardèche 1946* »

Figure sur la liste des œuvres

de l'exposition : *Marcel Gimond*

(sculptures de 1940 à 1946),

25 mai - 25 juin 1946, Union des arts

plastiques sous le patronage de l'union

nationale des intellectuels,

Galerie « *Beaux-Arts* ».

(Préface de Pierre Guastalla, biographie

par Paul Dermée, étude critique

de Raymond Cogniat)



Arlette Ginioux

Autres œuvres exposées :

Buste de Cécile

Epreuve en bronze
à patine argentée
Fonte Coubertin, n° 1/8

Tête de Jean Follain

Mine de plomb
28,5x37,5 cm

Portrait d'Adélaïde

Mine de plomb
14x17 cm

Tête du commissaire de police Bellot

Eau forte, n° 13/30

Arlette Ginioux naît le 16 janvier 1944, à Etables-sur-Mer dans les Côtes d'Armor. Après avoir suivi les cours du sculpteur Charles Auffret et du peintre Jules Lellouche à l'Académie Malebranche, elle intègre l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris, en peinture dans un premier temps. Puis elle suit l'enseignement de Raymond Corbin dans l'atelier de sculpture-médaille.

En 1970, elle réalise la médaille d'Alain Bombard, éditée par l'Hôtel des Monnaies et frappée avec des coins qu'elle a taillé directement dans l'acier. Elle reçoit en 1971, le Prix Despiau-Wlérick. Dunoyer de Segonzac préface sa première exposition qui a lieu à Mont-de-Marsan (Dessins-sculptures-aquarelles). Arlette Ginioux pense comme Paul Valéry que le dessin est une discipline à part entière, aussi importante que la sculpture et la peinture. Solitaire et indépendante, elle ne sépare pas la vie de l'art, elle exprime dans ses œuvres sa personnalité intérieure. Présente à différents salons (Salon de Versailles, Souvenir de Corot, Ville d'Avray), elle participe aussi à de nombreuses expositions. En 1972 Georges Muguet l'invite à l'Exposition de Sculpture aux côtés entre autres de Paul Cornet, Georges Hilbert, Jean Carton, dans le cadre du château de Ville d'Avray. Elle est présente en 1981 dans l'exposition *Indépendance et Tradition*

à la galerie de Nevers, préfacée par Patrice Dubois. En 1987 elle est invitée au 6^{ème} Salon d'Angers sous la présidence de Jean Carton, inauguré par François Mitterrand. Une exposition personnelle de ses œuvres a lieu à la Galerie Varine-Gincourt, rue du Faubourg St Honoré à Paris en 1990. La même année, elle participe à *Sculpture Française de notre Temps* à la Fondation Madame du Barry à Versailles qui réunit des œuvres d'Antoine Bourdelle, Camille Claudel, Jane Poupelet, Lucien Schnegg, Robert Wlérick, ...et préfacée par Michel Faré de l'Institut. Elle réalise une autre exposition particulière en 1993, préfacée par Roger Passeron et Robert Couturier. En 1994 elle participe à l'exposition *La Maif accueille la sculpture*, aux côtés de Claude Abeille, Charles Auffret, Robert Couturier.

« *La critique aime les filiations, Dunoyer de Segonzac devant les pastels et les dessins d'Arlette Ginioux évoquait Berthe Morisot. Je pense aussi que Mary Cassatt aurait aimé ses tendres évocations, au crayon et au pastel, de l'enfance et de la maternité, ainsi que Degas son superbe bronze L'adolescente ou cet autre nu féminin Mauricette qui suffiraient à placer Arlette Ginioux, avec sa forte personnalité, parmi les grands représentants de la sculpture vivante de notre temps.* » (Roger Passeron).

Mademoiselle Robin

Mine de plomb

Tête de Théo

Mine de plomb



Buste du Légionnaire

Epreuve en bronze à la cire perdue
Fonte Coubertin, n° 1/8
Hauteur : 36 cm

Reproduit dans *Connaissance
des Hommes*, art. de Bertrand
Duplessis, n°138, janv.-févr. 1999.



Simon Goldberg (1913-1985)

Autres œuvres exposées :

Autoportrait au chapeau

Eau forte, n° 1/2

Signé

Autoportrait dans l'atelier

Eau forte, n° 2/30

Signé

Portrait du mime Marceau

Monotype

Signé

Tête d'enfant de profil

Pointe-sèche, E. A.

Signé

Simon Goldberg naît à Paris le 7 octobre 1913. Son père, né en Autriche, est ferblantier et sa mère, née en Algérie, tapissière. Entre 1926 et 1929 il apprend le dessin et la sculpture sur bois dans l'atelier du sculpteur Elisée Cavaillon, élève de Rodin. En 1932, il reçoit l'enseignement de Robert Wlérick ainsi que celui de Charles Malfray (en dessin) à l'École des Arts Appliqués.

A la suite d'une exposition organisée en 1938 avec son ami Raymond Corbin, cour de Rohan, l'Etat lui achète des dessins qui sont attribués aux musées de Nevers, Valence et Granville. La même année il se marie et l'Etat lui commande une sculpture en pierre Femme assise. En 1946, il réalise un *Monument aux Morts à la mémoire de la Résistance* pour la Chapelle Montlinard, près de la Charité sur Loire.

En 1950, l'Etat acquiert une de ses plaques de cuivre pour la chalcographie du Louvre et l'année suivante, lui commande un monument en pierre pour la ville de Saint-Étienne.

En 1955, il obtient une bourse pour passer huit mois à la Maison Descartes à Amsterdam où il compose un ensemble de monotypes, technique qu'il fut un des rares à pratiquer régulièrement depuis E. Degas et P. Picasso, tant pour ses paysages, ses scènes d'atelier que ses natures mortes.

Ses œuvres sont achetées par différents musées aux Pays-Bas.

Il réalise des gravures pour l'illustration de plusieurs livres, notamment pour *Les amours de Ronsard*, *Les Philippe* de Jules Renard, *La pension Marie Stuart* de Pierre Mac Orlan (vers 1950), les *Petits poèmes en prose* de Charles Baudelaire (1955), *L'Enfant et la Rivière* de Henri Bosco (1960).

Il crée de nombreuses médailles à la Monnaie de Paris (Bizet, Boussingault, Corot, Daumier, Fellini, Jean Renoir...).

Au cours des années suivantes, il reçoit des prix ou médailles (la médaille d'argent du Salon des Artistes Français, ainsi que le Prix d'Aumale décerné par l'Institut de France). Il participe aux salons d'Automne, des Tuileries, du dessin et de la peinture à l'eau, des Artistes Français.

Il expose seul pour la première fois au printemps 1984, un ensemble de sculptures, dessins et monotypes, au Salon de la Rose-Croix, sur l'invitation de sa directrice. Il décède à Paris, le 18 mai 1985.

Peu reconnu de son vivant, il est pourtant considéré par de nombreux avertis comme l'un des meilleurs dessinateurs de son temps. Ainsi Claude Libert écrit : « *C'est peu dire qu'il est un grand dessinateur. Il est à mon avis un des premiers dessinateurs vivants, tout simplement. Simplement car il est d'un grand classicisme. Il refuse l'anecdote pour aller à l'essentiel. (...) Goldberg sculpte ses dessins et les fait vivre dans une lumière dont la vérité n'entame pas la poésie.* »

Autoportrait

Pointe-sèche, n° 1/15

Signé

Portrait de Robert Wlérick au chevalet

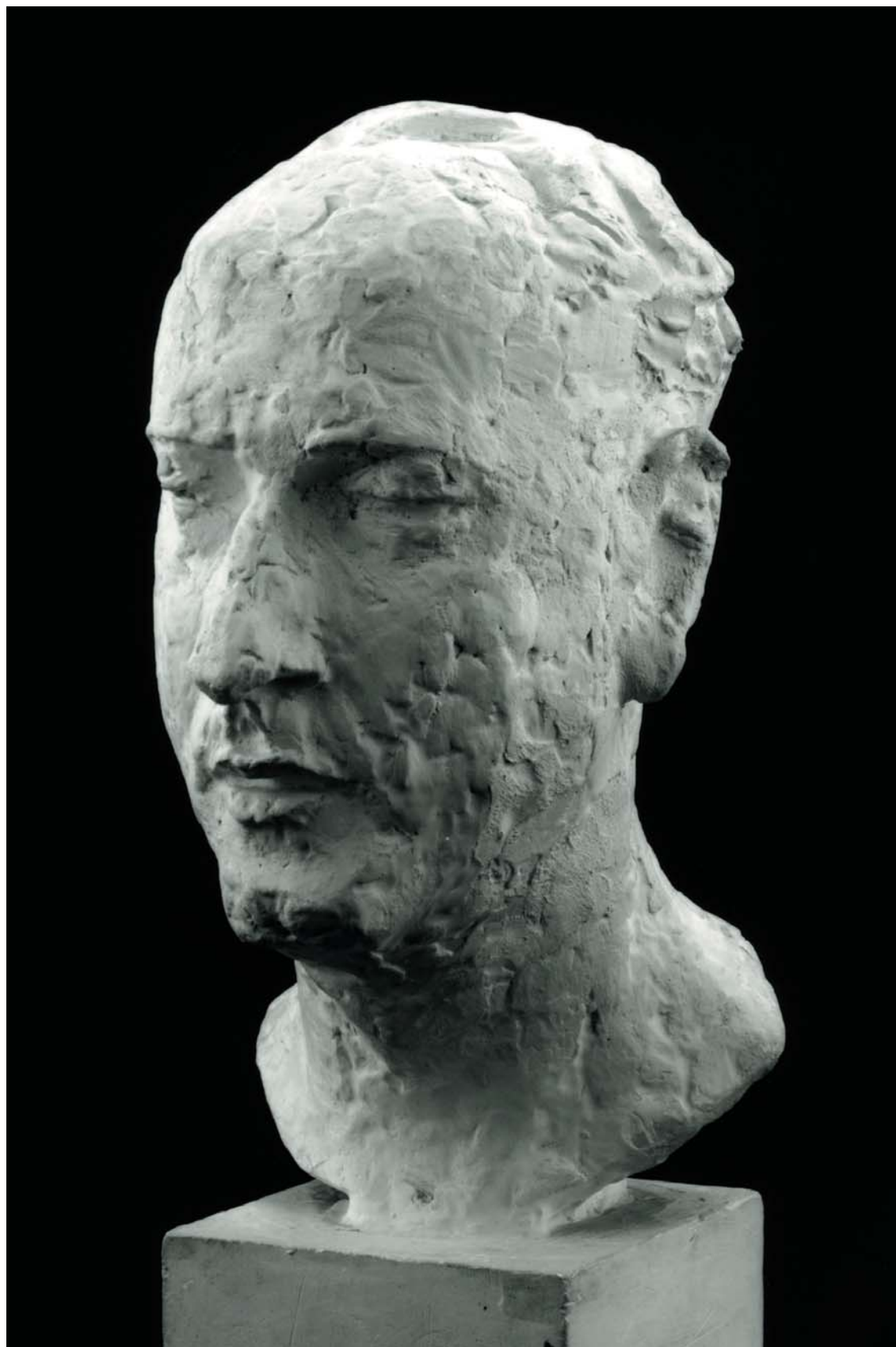
Eau forte, n° 1/20

Signé



Tête d'homme

Plâtre original
Hauteur : 25 cm



Charles Malfray (1887-1940)

Autres œuvres exposées :

Portrait de son frère

Dessin au crayon de couleur et mine de plomb sur calque

Charles-Alexandre Malfray naît à Orléans le 19 juillet 1887. Son père est tailleur de pierre. Il se familiarise donc jeune avec ce matériau et est l'héritier d'une tradition artisanale. Dans sa ville natale il suit les cours de l'Ecole des Beaux-Arts et apprend la sculpture décorative chez Lanson. En 1907, il vient à Paris et entre dans l'atelier de Jules Coutan à l'Ecole des Beaux-Arts. Il fréquente les artistes de Montmartre et rejette l'enseignement académique. Gazé pendant la première guerre mondiale, il crée dans les tranchées, la magnifique sculpture intitulée *Le Silence*. Il restera profondément marqué par les souffrances engendrées par la guerre. En 1920, il reçoit le Prix Blumenthal. Il obtient le Second Prix de Rome avec sa *Maternité* et donne des cours de dessin et de modelage à l'Ecole Supérieure des Arts Appliqués où il côtoie Robert Vlérick et forme Jean Carton, René Babin, Simon Goldberg, Raymond Corbin.

Au sujet des dessins de Malfray, on remarque que :
¹ « (...) *comme chez les grands maîtres, pas un signe ne répète le précédent, chacun semble doué de la plus grande liberté, et tous pourtant, se conjuguent, s'enchaînent à la perfection.* »

Après la réalisation de deux Monuments aux Morts, pour les villes de Pithiviers (1920) et d'Orléans (1924), qu'il crée en collaboration avec son frère architecte, il tombe dans une misère profonde. Ces travaux furent violemment attaqués par la presse et les autorités locales en dépit du soutien de nombreux sculpteurs.

Grâce à la protection de Maillol, il devient professeur à l'Académie Ranson en 1931 ; il reprend confiance et crée à nouveau avec enthousiasme.

L'art de Malfray reflète une recherche d'émotion et de synthétisme. « *La forme n'est belle que si elle traduit l'émotion.* », dit-il. Et il ajoute qu'il faut « *Un art simplifié et sobre où ne rentre que l'essentiel des choses, objets ou personnages* ».

En 1937, il travaille à la décoration du palais de Chaillot et à la réalisation de *La Danse*, immense sculpture destinée à la cour du musée d'art moderne. Il meurt subitement le 28 mai 1940.

Cet artiste n'aura pas eu la reconnaissance qu'il méritait de son vivant. En 1947, une rétrospective de ses œuvres est organisée au Petit Palais par André Chamson qui dit dans la préface du catalogue :

² « *L'œuvre de Malfray s'organise autour de cette mise en équilibre d'une forme sereine et d'un mouvement intérieur gorgé de toutes les forces les plus élémentaires de la vie. De pareilles contradictions sont à la base de toutes les grandes puissances créatrices* ».

¹ P. Dubois, « Les dessins de Malfray », *Le peintre*, n°545, 15 mai 1977, p.14.

² A. Chamson, préface du catalogue de l'exposition Charles Malfray, Petit Palais, Paris, 1947.

Autoportrait

Dessin à la plume
26x20 cm.



Manuel Martinez Hugué, dit Manolo (1872-1945)

Manuel Martinez Hugué naît à Barcelone en 1872. En 1900, il part s'installer à Paris où il demeure dix ans puis, il s'installe à Céret et signe un contrat avec le marchand D.-H. Kahnweiler. La guerre de 1914 le ramène à Barcelone mais il revient à Céret entre 1919 et 1928, avant de s'installer définitivement à Caldas de Montbuy près de Barcelone. Manolo était un personnage réputé d'une étonnante originalité. On sait qu'il fut l'ami de Pablo Picasso, le compagnon de Guillaume Apollinaire, de Max Jacob et de Léon Paul Fargue. Pendant sa jeunesse à Barcelone, il apprend les rudiments du dessin aux cours du soir de l'Ecole des Beaux-Arts. Puis il est engagé en 1892 par Torquat Tasso, sculpteur décorateur pour des travaux sur l'avenue de Colomb de Barcelone, à l'occasion du quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique. Il peaufine l'apprentissage de son « métier » en travaillant dans différentes fonderies d'art. Il fréquente le célèbre cabaret « Els 4 Gats » (Les 4 Chats) où il se lie d'amitié avec Pablo Gargallo et Pablo Picasso.

Mais c'est à Paris qu'il finira complètement sa formation et sa réflexion en découvrant la sculpture égyptienne, grecque et sumérienne au Musée du Louvre, la sculpture asiatique au musée Guimet ainsi que la sculpture médiévale du musée de Cluny. Ceci lui permit d'encre sa personnalité et son goût dans un certain archaïsme. L'archaïsme est sûrement pour Manolo le fondement du classicisme puisqu'il est la réponse aux besoins de création et d'expression de la culture des peuples. De plus, il voit probablement par le biais de l'archaïsme un moyen d'incorporer à l'esprit classique une expression de vitalité. Il meurt le 17 novembre 1945 à Caldas de Montbuy. « *Une sculpture, ça ne dure pas éternellement : trois, quatre cents ans peut être. Eh bien, c'est toujours ça. Tant qu'une sculpture de moi existera, je ne serai pas tout à fait mort* » « *Je suis le fou qui cherche à limiter l'espace* ».

Portrait d'enfant. Titi Togores

1927

Epreuve au bronze

Hauteur du buste : 18,5 cm

Reproduit dans *Montserrat Blanch, Catalogue raisonné*, éditions du cercle d'art, 1974, p.245, n°487.

Reproduit dans *Pascal Pia, Manolo*, éditions NRF-Librairie Gallimard, Paris, 1930, p.59.



Raymond Martin (1910-1992)

Raymond Martin est né le 24 avril 1910 à Paris. Il entre vers 1925 à l'Ecole des Arts Appliqués à l'industrie où il suit les cours de Jules Jouan (ancien élève de Dalou et de Rodin), qui le guidera vers la sculpture. Il rencontre Robert Wlérick dont il deviendra, un temps, le disciple à l'Ecole des Arts Appliqués et qu'il admirera jusqu'à sa mort. Il sera aussi un grand admirateur de Charles Despiau, ainsi que de Michel-Ange et de Rodin. Il entre ensuite à l'Ecole Supérieure des Beaux-Arts dans l'atelier de Jules Coutan. À partir de l'âge de dix-sept ans, il est régulièrement présent au Salon des Tuileries (qui est un des Salons les plus sélectifs et importants de son époque) jusqu'à son service militaire.

En 1932 il expose à la galerie Paquereau et reçoit le prix Blumenthal ; il devient également sociétaire du Salon d'Automne.

Le *Buste de Mergier* et *Tête d'Ève* font l'objet d'achats publics et le critique Pierre du Colombier dit de lui : « *Il est revenu à la pure méthode qui a permis à Rodin de ressusciter la sculpture ; il tire de ce qu'il a devant les yeux le maximum d'enseignements.* »

Au Salon d'Automne de 1937 il présente *La Dormeuse* qui sera acquise par le Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris. Puis il collabore avec Robert Wlérick pour réaliser la statue équestre du Maréchal Foch, exposée dans un premier temps entre les deux ailes du Palais de Chaillot avant d'être placée au centre de la place du Trocadéro.

« *Et comment ne pas insister particulièrement, nous dit André George, sur les deux maîtresses œuvres où culmine aujourd'hui son art, où s'épanouit son entière personnalité et qui marquent vraiment un sommet. Deux statues de grandeur au-dessus du naturel : d'abord le Christ, admirable Descente de Croix, taillée directement dans un bloc calcaire des carrières de Reims, où la majesté, le pathétique mesuré et contrôlé se dégagent et émeuvent par des moyens strictement techniques, une sûreté de maître dans le travail de la matière.*

Puis à l'autre pôle de son art comme de sa sensibilité, Christiane, le grand nu juvénile, d'une si gracieuse fierté de printemps, oserait-on dire, balancé entre la solide statique des jambes et le dynamisme du buste (...). »

Il est mobilisé en Alsace au début de la Seconde Guerre Mondiale puis rentre dans Paris occupé, en 1940.

Entre 1944 et 1951, il prend la succession de Robert Wlérick en tant que professeur à la Grande-Chaumière et, à partir de 1948 il remplace Marcel Gimond comme professeur à l'Ecole des Arts Décoratifs. A cette époque, il illustre *Le Centaure* et *La Bacchante* de Maurice de Guérin ; réalise le *monument au Général Mangin* placé à côté de l'église Saint François-Xavier, ainsi que la commande d'Etat *La Résistance à Bir-Hakeim*. De nombreuses réalisations de l'artiste seront achetées par des institutions publiques.

Mais il aime aussi dessiner, tailler directement la pierre ou réaliser des œuvres aux thèmes plus intimes, comme la série dédiée à l'enfance, inspirée par la naissance de son petit-fils.

Il excelle dans l'art du portrait : « *Entre autres portraits de Raymond Martin on admirera celui de son père qui semble ressortir d'une pénombre étrusque, celui du sculpteur Auffret dont la sagesse paraît se teinter d'humour léger.* », dit Michel Faré.

Des expositions individuelles de son travail ont lieu à la Galerie du « Nouvel Essor » en 1945, 47 et 50, puis à la galerie Pacitti en 1969 tandis que la Musée Galliera lui avait consacré une rétrospective en 1960.

Son travail de qualité lui vaut d'être élu à l'Académie des Beaux-Arts en 1962. Il reçoit ensuite la commande d'un monument érigé à la mémoire du futur Maréchal Leclerc, porte d'Orléans, à Paris. En 1973, l'Etat tunisien lui commande une statue équestre du président Habib Bourguiba. Il décède en 1992.

Charles Auffret

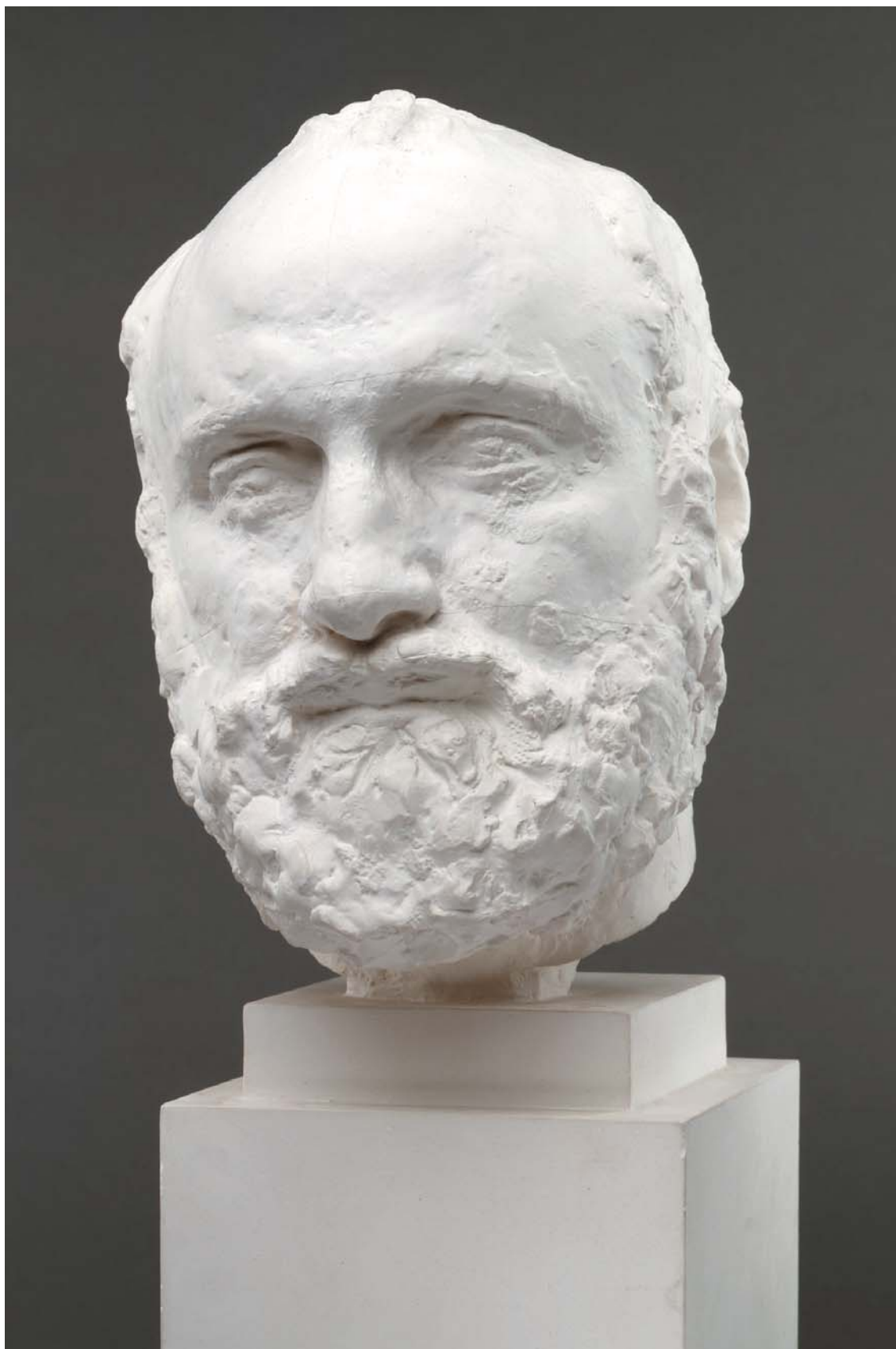
1957

Plâtre

Dédié « A mon ami Charles Auffret »

Hauteur du buste : env. 28 cm

Reproduit dans *Raymond Martin*
à *la Monnaie de Paris*, mars-mai 1985,
p. 35.



Maurice Mazo (1901-1989)

Maurice Mazo naît le 12 février 1901, à Mostaganem en Algérie, d'un père qui aimait le dessin et d'une mère qui était musicienne. Il suit les classes de philosophie au lycée d'Oran et se passionne pour la poésie, celle d'Hugo et de Baudelaire particulièrement.

Il arrive à Paris en octobre 1919. Il fréquente l'Académie Julian pendant six mois et rencontre le peintre Roger Limouse. Tout en s'intéressant à l'art d'avant-garde, il s'entraîne à la copie au Louvre. Il ne cessera jamais de travailler d'après les Maîtres, d'étudier leur dessin. Il regarde notamment Véronèse, Rubens et Delacroix.

En 1921 il devient l'élève d'Emile-Othon Friesz à l'Académie Moderne, où viennent parfois les peintres Charles Guérin et André Dunoyer de Segonzac, pour faire part de leurs suggestions et corrections. Friesz compare Mazo à Seurat pour son dessin.

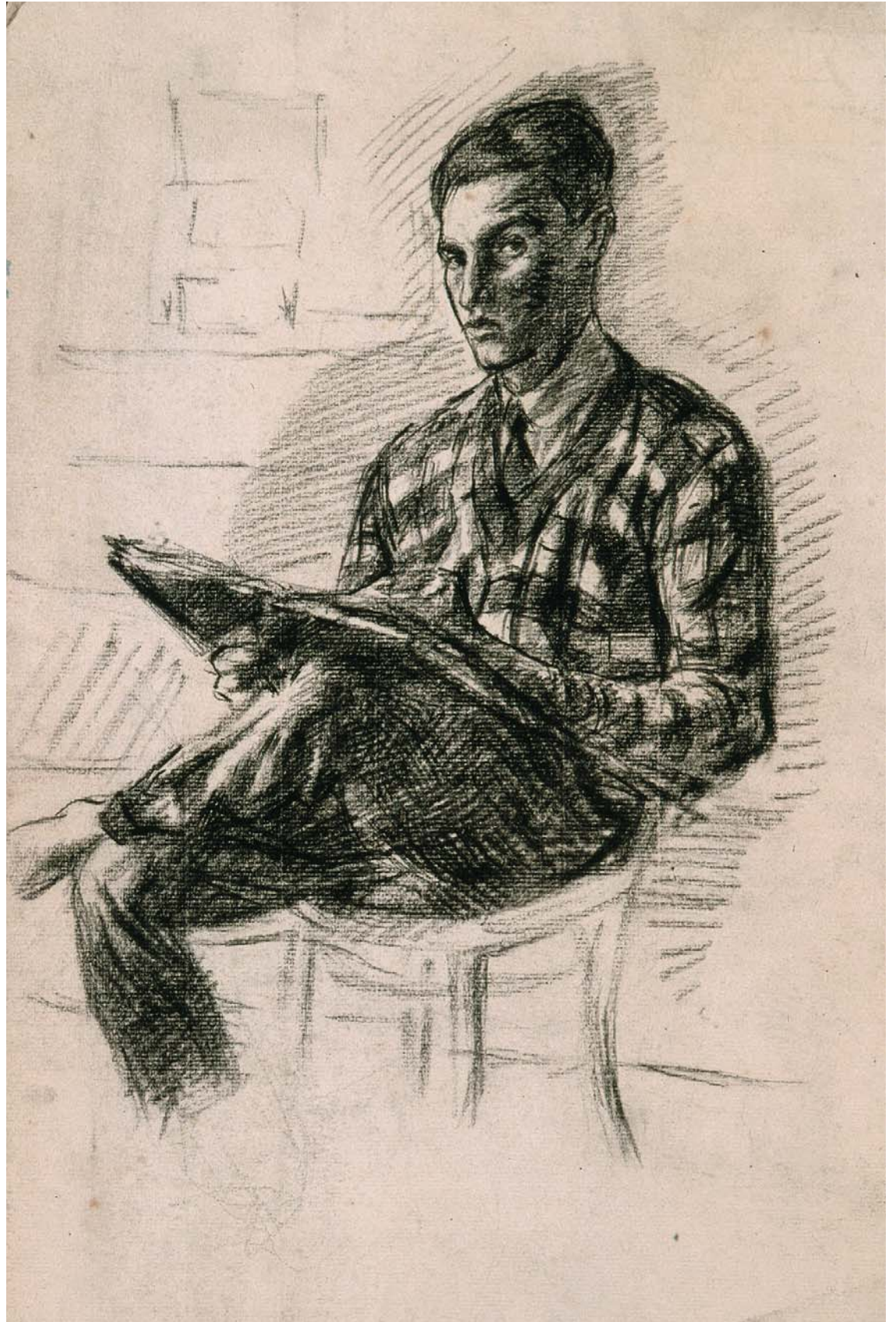
En 1924-25 il fréquente Antoine Bourdelle à la Grande Chaumière, grâce à l'intermédiaire du sculpteur Athanase Apartis avec lequel il était lié. Il est impressionné par les dessins néo-pompéiens de Pablo Picasso exposés à la galerie Rosenberg. Il s'installe dans un atelier à la Ruche en 1930 où il se lie d'amitié avec les peintres Isaac Dobrinsky, le japonais Oguiss et Louis Neillot. Il rencontre Henri Matisse à deux reprises à l'époque où celui-ci travaille à *La Danse*.

En 1945 Maurice Mazo est nommé professeur à la Grande Chaumière, dans un atelier qu'il partage avec Friesz. Il expose dans les galeries Jean Chabanon, André Weill, Chardin, Dauphine.

En 1960 il est élu vice-président du Salon des Indépendants. Il reçoit le Prix du Dessin à Trouville. Un banquet est réalisé en son honneur par un groupe d'artistes, sous la présidence du sculpteur Jean Carton, en 1980, et la même année, une exposition rétrospective de son œuvre peinte a lieu à Nogent-sur-Marne où il décède le 8 mai 1989.

Autoportrait

Circa 1920
Dessin à la pierre noire
25x35 cm.



Gunnar Nilsson (1904-1995)

Gunnar Nilsson naît en Suède, à Karlskrona, le 17 avril 1904. Installé à Paris en 1928 il reçoit l'enseignement de Despiau à l'Académie Scandinave, puis travaille avec Niclausse à l'Académie Julian. Le sculpteur trouve son inspiration dans les légendes de la culture scandinave et choisit souvent de représenter de jeunes adolescentes ou des enfants avec des corps aux formes simples et allongées. Il réalise aussi des bustes comme ceux du critique d'art Henri Martinie, du physicien Alfred Kastler ou de Roger Martin du Gard qui dit : « *N'oublions pas que chacune de ces figures est née, humblement, de la contemplation fervente d'un corps vivant... Mais [...] chacune des ces réalisations dépasse le stade de la ressemblance, de la fidélité anecdotique, pour atteindre ce qu'il faut bien appeler : l'éternel...* » Il fait partie du Groupe des Neuf ; Devient membre de l'Académie Royale des Beaux-Arts de Suède et membre correspondant de l'Institut de France. Il expose pour la première fois au Salon des Indépendants en 1929 puis y participera ensuite régulièrement, ainsi qu'aux Salons des Tuileries (à partir de 1931) et d'Automne (en 1944 et 1946). Il participe aussi à des expositions en France et à l'étranger : « *La sculpture en France de Rodin à nos jours* » en 1949, « *Le nu dans la sculpture contemporaine* » (Musée Galliera) en 1953, de la Galerie World House à New York en 1957, « *La sculpture française* » (Musée Rodin) en 1958, « *Le Groupe des Neuf* » (Galerie Vendôme) en 1964.

Il réalise des expositions personnelles : *Svensk Franska Konstgalleriet*, Stockholm (1964), Galerie Simone Badinier, Paris (1954-60-64-66), Galerie Blanche, Stockholm (1955-61-64).

En outre, son œuvre est présente dans de nombreux musées comme le Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris, les Musées des Beaux-Arts de Tours, Pau et Bordeaux, les musées du Prince Eugén et d'Art Moderne de Stockholm ainsi que le Musée des Beaux-Arts d'Alger.

Buste de jeune fille

Epreuve en bronze

Fonte C. Valsuani

Hauteur du buste : 55 cm



Gudmar Olovson

Autres œuvres exposées :

Tête du Silence

Epreuve en bronze

Fonte E. Godard

Hauteur : 60 cm env.

Gudmar Olovson est né en 1936, à Boden, en Suède. Sa grand-mère Lisa Pripp était un sculpteur reconnu dans le pays. Entre 1955 et 1959, il suit des cours de sculpture à l'Académie Royale de Stockholm. Grâce à une bourse il s'installe à Paris en 1960 et trouve un atelier à côté de ceux de Paul Cornet, Jean Carton et Gunnar Nilsson (le plus célèbre sculpteur suédois travaillant à Paris). Il choisit de rester en France en raison de sa passion pour la sculpture de Daumier, Rodin, Renoir ou Maillol, mais il garde le caractère de ses racines nordiques. Il fréquente les maîtres de la sculpture française indépendante : Jean Osouf, Paul Cornet, Jean Carton.

Il se voit décerner le Prix de la Grèce en 1963 au Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris.

En 1969 il accueille René Babin dans son atelier et ils travaillent sur le même modèle pour la pose que Babin appelle *L'Etoile* et Olovson, *Concorde*.

Le sculpteur exerce son talent sur le thème du couple, notamment dans une œuvre qu'il intitule *Les deux arbres* (1970) dont une version monumentale est installée depuis 2001 sur l'île principale du Bois de Boulogne et pour laquelle il reçut la Médaille d'Or de la Société des Artistes Français en 1970.

Il fera encore d'autres œuvres dans un format monumental comme *le Général de Gaulle* (Arromanches, 1990) ou *Georges Pompidou* (Poissy, 1993), mais il réalise également de nombreux bustes, dont ceux de Ingrid Bergman (1966), Philippe de Rothschild (1984), ou de Michel-François Poncet (2000).

Il a participé à de nombreuses expositions : Formes Humaines (Musée Rodin, 1964), Art Suédois Contemporain (Musée Galliera), avec le Groupe des Neuf (Galerie Vendôme, 1964), Dessins de sculpteurs de Rodin à nos jours (Bourges et Strasbourg, 1966), Nutida svensk skulptur (Liljevalchs, 1966), Galerie de Saxe (1966), Théâtre Montparnasse-Gaston Baty (1967, 68, 69), Galerie Färg och Form (Stockholm, 1970) avec Charles Auffret et René Babin.

Il a également exposé au Salon des Indépendants, à Terres Latines, au Salon des Artistes Français, au Salon d'Automne, à Comparaison, aux Peintres témoins de leur temps.

Buste de Suzanne

Epreuve en bronze à la cire perdue

Fonte Godard n° 1/8

Signé

Hauteur du buste : env. 22 cm



Jean Osouf (1898-1996)

Autres œuvres exposées :

Masque de Coralie

Epreuve en bronze
Fonte A. Valsuani, n° 2/8
Signé
Hauteur : env. 18 cm

Masque de Colette

Epreuve en bronze, n° 4/8
Signé
Hauteur du buste : env. 35 cm

Masque de Tounette

Epreuve en bronze à la cire perdue
Fonte A. Valsuani
Hauteur du buste : 17 cm

Vierge

Epreuve en bronze à la cire perdue
Fonte A. Valsuani, E. O.
Signé
Hauteur : env. 60 cm

Jean Osouf naît le 15 juin 1898 à Vitry le François dans la Marne. Il était destiné à poursuivre la carrière paternelle de négociant en vins mais la famille sort ruinée de la guerre. Le jeune Osouf, très entreprenant, se lance dans le commerce prospère de la toile de jute. Puis il abandonne cette affaire pour acheter une librairie place de la Sorbonne et s'instruire en lisant.

A cette période il commence à modeler de petites figurines et, poussé par un client danois il devient l'élève de Charles Despiau à l'Académie Scandinave. Puis grâce à sa première femme qui est catalane, il rencontre Aristide Maillol lors d'un séjour à Banyuls. Dans une interview, Osouf raconte au sujet de ses deux maîtres : « *Ils ont réagi contre ce tumulte, ce tourment de l'œuvre de Rodin, et ils sont revenus à une sérénité et à un calme plus grand qui m'ont immédiatement conquis* ».

A l'âge de trente ans il cesse toute autre activité pour se consacrer à la sculpture. Il a une révélation lorsque qu'il découvre la cathédrale de Chartres. Son univers créatif sera dès lors emprunt de la tradition médiévale. Il fera des figures drapées, des visages d'une grande pureté comme les différentes versions de *Coralie*, les bustes de *Jean-Claude*, *Catalane*, *Tounette*, *Melle Antoinette Brérard*, *la Jeune Maquisard*, *Le Jeune Catalane*. En parlant de ses bustes Waldemar George disait : « *Osouf retrouve dans ses bustes de jeune fille le sinueux sourire de l'Ange de Reims, ce sourire vincien avant la lettre qui est un emblème de la culture française* ». Et selon Robert Couturier : « *Certains de ses bustes, des nus aussi, sont d'une qualité qui en fait des choses exceptionnelles dans notre époque... C'est un art inactuel et c'est sa force et sa beauté de l'être* ». Ses premières expositions ont lieu au Salon des Tuileries et à la Galerie Petit en 1934. Il expose avec Maillol, Manolo, Cornet, Malfray, Gargallo, Couturier, Laurens. Deux ans plus tard, il sera présent à l'Exposition d'Art français de La Haye. Sa sculpture monumentale intitulée *L'Eveil* est placée devant le Musée National d'Art Moderne (1937). En 1940 il remplace Maillol et Malfray à l'académie Ranson. Il participe à des jurys à l'Ecole des Beaux-Arts et expose dans de nombreuses manifestations artistiques à l'étranger, à Oslo, Copenhague, Stockholm, La Haye, Le Caire, Amsterdam, Bruxelles, New York et Madrid. En 1955 il réalise une exposition personnelle importante à la Galerie Bernier à Paris et est co-fondateur du « Groupe des Neuf » en 1963. Il participe ensuite à d'importantes manifestations : *Exposition des Neuf* (Galerie Vendôme, 1964), « *Vingt-deux sculpteurs témoignent de l'Homme* » (Musée de Saint-Denis, 1966), *Premier Festival de Sculpture Contemporaine* et « *Sculpture dans un parc* » (Saint-Ouen, 1967), *Sculpteurs au Centre d'Etudes Nucléaires de Saclay* (1967),...En 1966, une Exposition Rétrospective de son œuvre est présentée au Château de Saint-Ouen. Il reçoit de nombreux prix, honneurs et récompenses dont le Prix Paul Louis Weiller (1974). Il décède le 19 mars 1996. En 1998, vingt six de ses œuvres ont été données au Musée des Beaux-Arts de la ville de Reims.

Buste de Coralie

1939

Epreuve en bronze à la cire perdue

Fonte A.Valsuani, E. U.

Hauteur du buste : 31 cm

Reproduite dans J. Perrin, *Jean Osouf, sculpteur*, Société d'histoire de l'art de la Brie et du Pays de Meaux, 1981.

Une épreuve de l'œuvre est conservée au Musée des Beaux-Arts de Reims.



Pryas (1891-1985)

Pryas, de son vrai nom Jean Paris, naît à Bordeaux le 24 janvier 1891. Son père, archéologue hispanisant, l'emmène très jeune sur les chantiers de fouilles où sont découvertes des sculptures ibériques. En Espagne le jeune sculpteur est aussi impressionné par l'œuvre du Greco dont il semble avoir récupéré les formes allongées. Il entre à l'Ecole des Beaux-Arts de Bordeaux, puis en 1908 il travaille dans l'atelier du décorateur Séguin. Après la guerre il s'installe définitivement à Paris et expose au Salon des Indépendants. Il est alors encouragé par Robert Vlérick et Marcel Gimond. En 1937 il réalise une figure en bronze doré pour le Palais de Chaillot et l'année suivante il expose à la Biennale de Venise. Il devient ensuite sociétaire du Salon des Tuileries et du Salon d'Automne. Il réalise de nombreux portraits et figures féminines aux corps fins et anguleux : « *Pryas marque une prédilection pour les volumes graciles, fins et osseux. On aurait tort cependant de rattacher ses œuvres à la tradition des sculpteurs maniéristes : Cellini ou Vittoria, car, malgré les apparences trompeuses, elles attestent une ascendance gothique* » (Waldemar George).

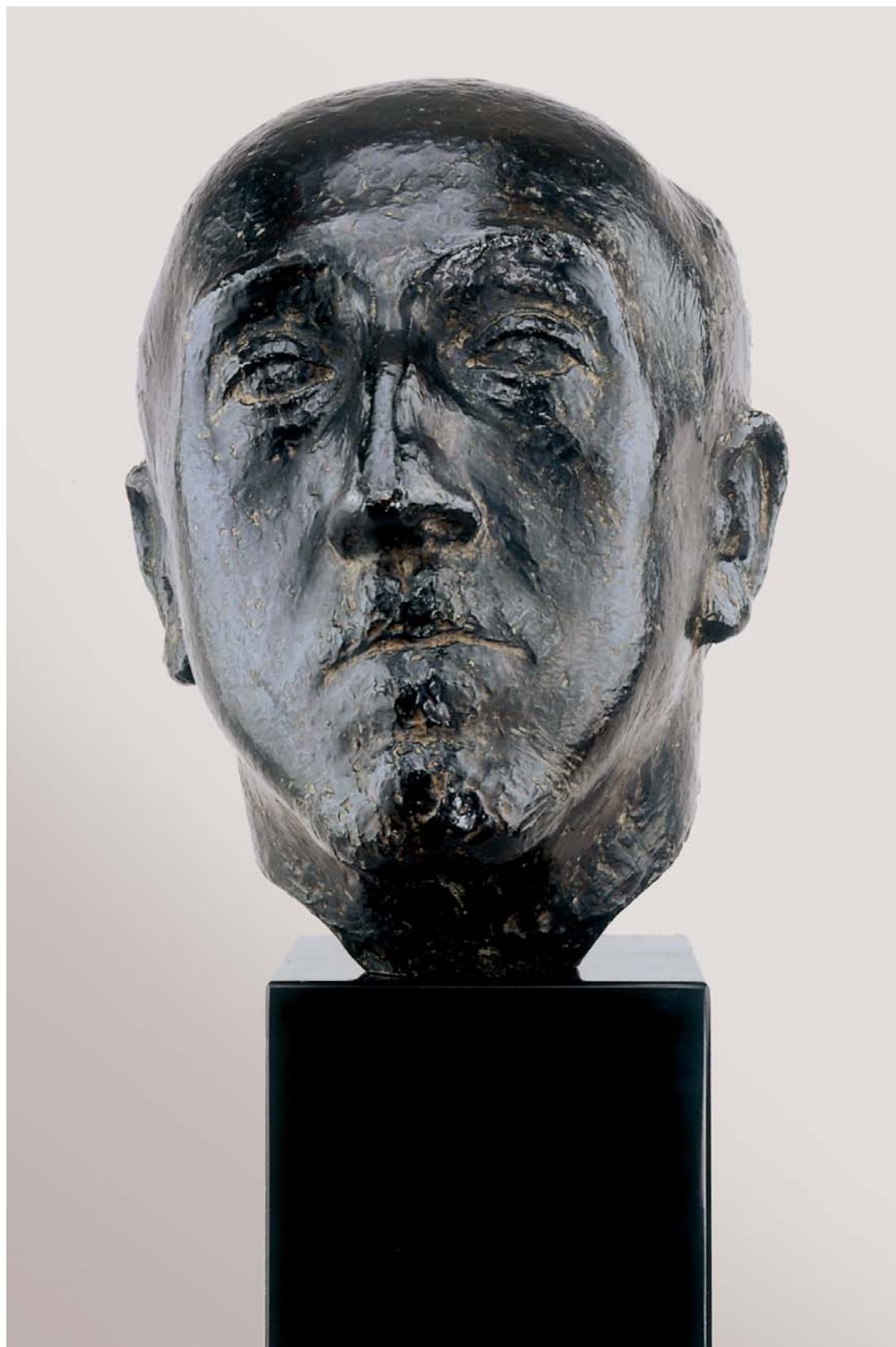
Buste de Fernand Labat

Epreuve en bronze

Fonte C. Valsuani

Hauteur du buste : 30 cm.

Fernand Labat est un peintre bordelais mort à la maison de retraite de Nogent s/ Marne.



Françoise Salmon

Autres œuvres exposées :

Buste de Besson

Femme à la prière

Françoise Salmon naît à Paris et suit les cours de l'École des Beaux-Arts en 1939-40. Son œuvre restera très marquée par l'expérience douloureuse de la guerre. Elle réalise le Mémorial International de Neuengamme en Allemagne et le Monument d'Auschwitz à Paris, au Père Lachaise. Elle sculpte également avec talent de nombreux portraits tels que les bustes de Paul Eluard, Guillevic, Georges Besson et René Barotte.

En 1957 elle reçoit le Prix Fénéon et devient sociétaire du Salon d'Automne ; Puis, elle reçoit encore le Prix de la Ville de Montreuil et le Prix de Taverny.

Elle participe à de nombreuses manifestations : la première Biennale Formes Humaines (Musée Rodin) en 1959 ; l'exposition avec le Groupe des Neuf, à la Galerie Vendôme en 1964 ; « *Vingt-deux sculpteurs témoignent de l'homme* » (Musée de Saint-Denis) en 1966 ; le « *Premier Festival de Sculpture contemporaine* » (Château de Saint-Ouen), « *Sculpture dans un Parc* » (Parc du château de Saint-Ouen), « Octobre à Villepreux » et les Florales d'Orléans en 1967.

« *Le registre de Françoise Salmon est étendu. Du monument emprunt de gravité et de réalisme déchirant, au buste à la profonde ressemblance expressive, elle passe au nu pulpeux et à quelque figurine à la veine populaire et recelant de l'humour. L'unité de son talent tient à son contact direct avec les êtres, à l'objectivité de la forme et à la tenue du modelé, à sa fidélité à l'humain dans le respect de la chose vue.* » (André Barrère)

Buste de jeune fille

Epreuve en bronze
Fonte Coubertin, n° 1/6
Signé
Hauteur : env. 40 cm



Robert Wlérick (1882-1944)

Autres œuvres exposées :

Petite tête de la jeunesse

1913

(éditée probablement en 1930-33)

Epreuve en bronze à la cire perdue

Fonte d'époque C.Valsuani

Signé à la base du cou

Hauteur : 16 cm

Reproduit dans *Robert Wlérick 1882-1944*, catalogue de la rétrospective organisée par la Bruton Gallery et le Birmingham city Museums en 1976.

Reproduit dans *Wlérick*, catalogue monographique édité par le Musée Despiou-Wlérick en 1991, p.5-26.

Reproduit dans *Wlérick*, catalogue de la rétrospective de 1982 au Musée Rodin à Paris, p.53.

Expositions

Robert Wlérick, Thurestams

Konstsalong, Stockholm, 1948, cat. n°9.

Robert Wlérick, Institut Tessin, Paris, 1948-49, cat. n°9.

Salon des Tuileries, Paris, 1958.

Salon de la Société nationale des Beaux-Arts, Paris, cat. n°1.

Hommage à Robert Wlérick, Salon « Métamorphoses » de la Société des Artistes français, Grand Palais, Paris, 1978.

Robert Wlérick est né à Mont-de-Marsan le 13 avril 1882 dans une famille d'ébénistes et d'antiquaires. Etudiant au lycée Victor Duruy, il est par ses dons exceptionnels pour le dessin, encouragé dans sa vocation artistique par l'un de ses professeurs, M. Morin, celui qui quelques années auparavant décela également les talents précoces de Charles Despiou. A partir de 1899 il apprend les fondements de la sculpture à l'Ecole des Beaux-Arts de Toulouse où il obtient en 1904 un grand prix de sculpture et un prix ministériel.

Installé à Paris fin 1905 il se passionne pour la sculpture antique et bénéficie de l'utilisation de l'atelier des Beaux-Arts et surtout de modèles vivants. Charles Despiou l'introduit alors dans le groupe des sculpteurs indépendants connu sous le nom de « Bande à Schnegg ». En 1912 Wlérick dispose d'un atelier. Il y sculpte *la Petite Landaise*. Ce buste lui vaudra lors du vernissage du Salon de la Société Nationale des Beaux-Arts, les félicitations et encouragements de Rodin : « *Ce qui me frappe c'est que vous ayez mené l'œuvre aussi loin en lui gardant toute sa fraîcheur. Voilà la sculpture de l'avenir* ».

En 1923 Wlérick et de nombreux artistes, dont Charles Despiou et Antoine Bourdelle, fondent le Salon des Tuileries. Il devient professeur à l'Académie de la Grande Chaumière en 1929, remplaçant son aîné Bourdelle à sa mort.

Il sera le maître de toute une génération de sculpteurs : René Babin, Jean Carton, Raymond Corbin, Jacques Gestalder, Simon Goldberg, Raymond Martin.

Son œuvre a pu se réaliser en partie grâce à une société fondée par une quinzaine de ses amis qui lui permit de tirer environ trente-cinq pièces. Durant les trois dernières années de sa vie, Wlérick se consacre exclusivement au dessin. Il meurt le 7 Mars 1944 de privation et de maladie. Il existe aujourd'hui un musée Despiou-Wlérick à Mont-de-Marsan.

« *Wlérick fut très tôt reconnu comme l'un des artistes les plus significatifs de la nouvelle génération... Vivement encouragé par Rodin, Wlérick continua d'accomplir une œuvre dans laquelle le raisonnement, la volonté de construction plastique, se soumettent à des impératifs dictés par la sensibilité et servent surtout à exalter ceux-ci plutôt qu'à les dissimuler. Son art très soucieux d'exprimer le mouvement, les surfaces vivantes des corps, les rythmes musculaires de l'homme, s'écartait autant de l'animation de Rodin que de l'immobilité de Maillol.* » (Raymond Cogniat)

Raymond Corbin

1932

Epreuve en bronze à la cire perdue,
patine noire, signée
Fonte C. Valsuani, n° 3/10
Hauteur du buste : 33 cm

On connaît huit épreuves en plâtre
de ce buste et l'œuvre en bronze
est limitée à 10 exemplaires et
2 épreuves d'artiste.

En 1932 Robert Wlérick fait un voyage
à Florence, juste avant l'achèvement
de ce buste. A son retour, après
s'être exercé l'œil devant les œuvres
des maîtres du Quattrocento,
il reste satisfait de son œuvre.
Le modèle fût un élève du sculpteur
et devint l'un de ses disciples les plus
dévoués. Selon Waldemar George :
« *Un de ses meilleurs bustes est
l'effigie du statuaire Corbin, œuvre
empreinte d'un réalisme magique* ».

Une épreuve en plâtre est au musée
Despiau-Wlérick de Mont-de-Marsan

L'œuvre est reproduite dans :

G. Kahn, *L'Art et les Artistes*, nov.
1933, pp. 44-49.

Y. Rambosson, *Mobilier et Décoration*,
déc. 1934.

Art et Progrès, La France nouvelle
artistique, mars-avril 1936.

R. Letourneur, *La sculpture française
contemporaine*, Les documents d'art,
1944.

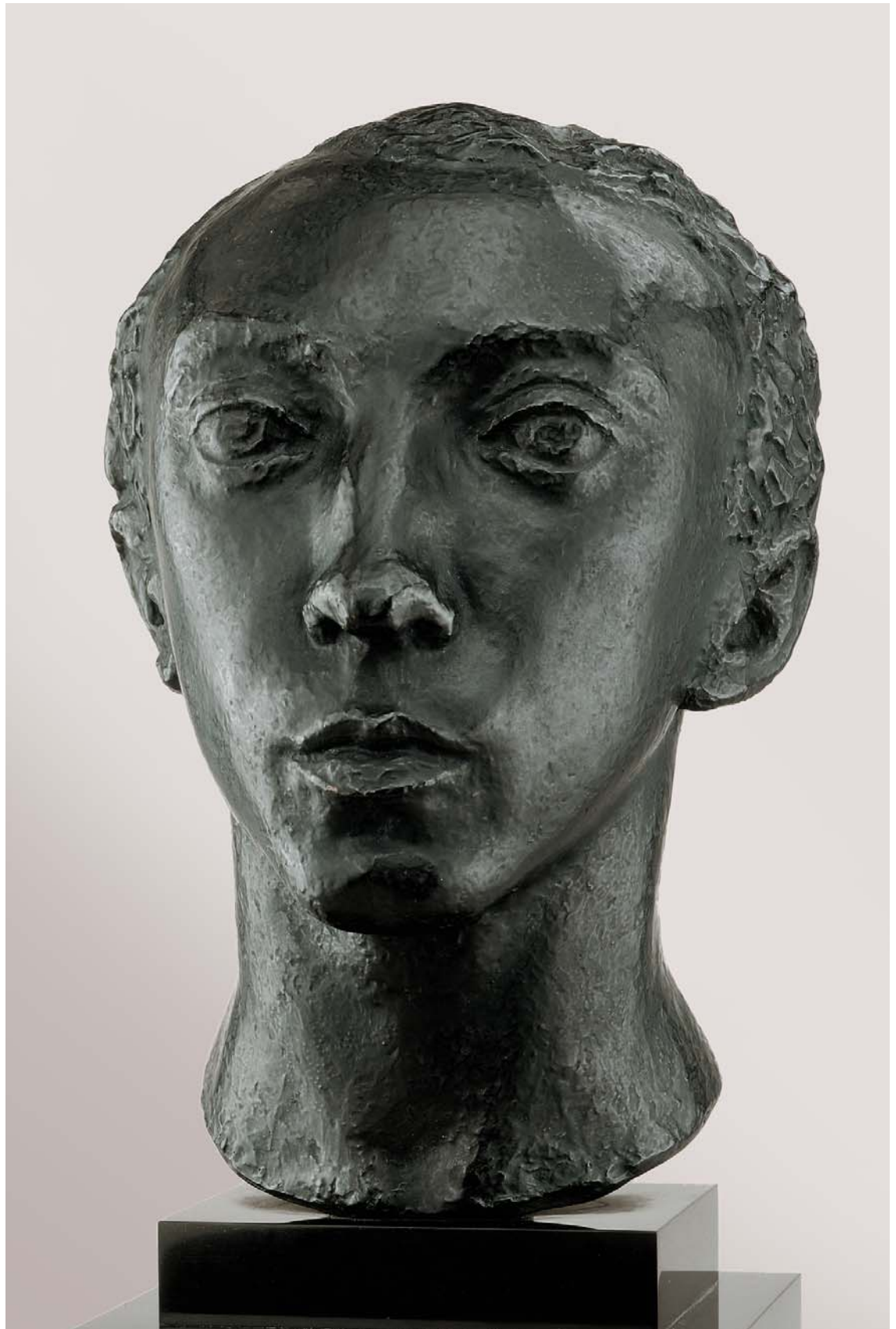
G. Waldemar, *Jeunes sculpteurs
français*, 1945.

H. Hugault, *Tels qu'en leur atelier*,
Ecrits de Paris, juin 1967.

Robert Wlérick, *Actes du colloque*,
Musées Mont-de-Marsan, 1995, p. 53.

Robert Wlérick, *études, esquisses et
dessins*, Paris Musées, 1994, p.54.

Robert Wlérick, *Musée Rodin*, 31 mars-
28 juin 1982 ; Musée Despiau-Wlérick,
Mont-de-Marsan, 17 juillet-26
septembre 1982, p. 56.



crédits photographiques
Laurent lecat
Pascal Bories
pour le *buste de Roland*
et le *buste de Cardita*
de Jean Cardot

conception graphique
Timothée Collignon

Imprimerie Leconte
Montrouge

Remerciements
Marie Dufour

*La galerie
est ouverte
du mardi
au Vendredi
de 14h00
à 19h00
et le samedi
de 10h
à 13h30
et de 14h30
à 19h30
Sur rendez-vous
le lundi.*

Atelier de Robert Wlérick à l'école des arts appliqués : Raymond Corbin au premier plan, Simon Goldberg au second plan.



« L'Homme est dans les arts plastiques l'élément essentiel de toute conception. »

B. Berenson